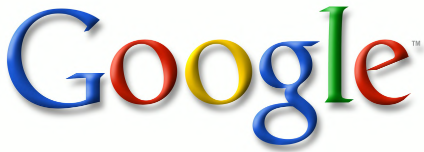
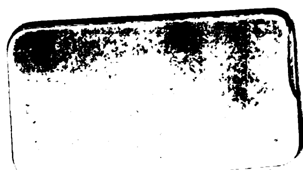





TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



LA REVUE
DES
FEUILLETONS
DU
JOURNAL DE L'EMPIRE,
OU CRITIQUE DES CRITIQUES
DE
M. GEOFFROY.



A PARIS,

CHEZ DABIN LIBRAIRE, PALAIS DU TRIBUNAT.

AN 1807.

AVANT-PROPOS.

Mon cher Monsieur, que je vous plains, me dit l'autre jour en m'abordant d'un air mystérieux un grand homme maigre que je n'avais jamais vu. -- Qui peut exciter ainsi votre sensibilité en ma faveur ? Je n'ai pas l'honneur de vous connaître. -- N'est-ce pas vous Monsieur qui travaillez à la critique des critiques de M. Geoffroy. Or savez-vous à qui vous avez affaire, connaissez vous bien ce M. Geoffroy ? — Je ne connais que ses ouvrages. -- Vous saurez bientôt contre quel géant vous avez osé lutter. Croyez-moi le plus sage parti que vous ayez à prendre est de cesser d'écrire contre lui. -- Vous croyez. -- Très-certainement. -- Vous parlez de lui avec une chaleur...... -- Qui vous étonne peut-être, apprenez donc qu'il est mon plus grand ami. -- Ami de collège peut-être ? -- Non. Notre liaison s'est faite d'une autre manière. Il faut d'abord vous dire que je suis auteur. Vous savez que le mérite perce difficile-

ment; j'ai donc fait des livres et des comédies de toute espèce jusqu'à l'âge de 58 ans et demi, sans que personne voulût seulement se donner la peine de les lire. Je ne demandais que cela; j'étais assuré qu'on en serait enchanté. Enfin quelqu'un m'ayant fait faire la connaissance du directeur du théâtre des Jeunes-Artistes, celui-ci voulût bien faire jouer un de mes mélodrames sur son théâtre, il avait de quoi choisir; je lui en offris 157. Néanmoins je vis le moment où il n'en trouverait pas un qui pût lui convenir. Enfin le jour de la représentation arriva. Ma pièce eût ce que nous appellons nous autres auteurs, un demi-succès. C'était toujours quelque chose; mais la fortune me réservait bien d'autres faveurs. Le sur-lendemain, quels furent mon étonnement et ma joie en lisant un feuilleton de M. Geoffroy dans lequel, après avoir prouvé *très-clairement* que la tragédie d'Alzire de ce Voltaire était détestable, il se répandait en éloges sur mon mélodrame. Je courus me jetter aux genoux de mon bienfaiteur; il parût étonné de ce que je

lui disais qu'il avait fait l'éloge de ma pièce. Le digne homme! il ne se ressouvenait plus du bien qu'il avait fait. Depuis ce tems j'ai conservé pour M. Geoffroy un attachement qui ne finira qu'avec ma vie. -- Je vois M. que vous êtes reconnaissant. -- M. Geoffroy me donne encore de tems en tems de nouvelles marques de son amitié. C'est en faisant allusion à mes ouvrages qu'il dit dans son feuilleton du 27 nivose an 11, « qu'on trouvait *plus d'invention,* » *quelque fois plus d'intérêt, souvent autant de régularité et de vraisemblance* » *dans les mélodrames que dans beaucoup* » *de pièces soi-disant régulières* ».

Savez-vous M. que M. Geoffroy a traduit les Idylles de Théocrite? -- Le mérite d'une traduction ne consiste guères que dans le style. -- Aussi celui de M. Geoffroy est-il d'une pureté d'une élégance! . . . . Je me rappelle ce passage: « O vous dont » Jupiter a *orné le cœur* de la modestie » simple et vraie. » (7me Idylle, page 123.) Cette idée est joliment rendue; *ce cœur*

orné de la modestie est charmant. Voici encore un autre passage non moins remarquable : « Je m'enivrerai de ce jus délicieux » et *ma bouche*, en prononçant le nom » d'Ageanax, *se plongera dans la coupe » écumante.* » (7me Idylle, page 124.) Que j'aime cette bouche qui se plonge dans une coupe ! - Il paraît M. que vous avez du goût. Assez, comme vous voyez, mais je ne suis rien, absolument rien quand je me compare à M. Geoffroy, non-seulement cet homme a un goût exquis, mais il est encore d'une érudition véritablement effrayante.- Si vous appellez érudition le faible talent de citer à tort, et à travers quelques passages des des anciens, M. Geoffroy peut assurément passer pour érudit, mais vous conviendrez que depuis M. de Feinaigle tout le monde peut avoir une pareille érudition. -- Ah ! M. des méchancetés, de l'esprit. On voit que vous lisez M. Geoffroy ; vous êtes déjà plaisant. Malgré tout il est reconnu que ce journaliste est très-érudit et un peu plus ou moins d'exactitude dans les citations ne fait rien à l'affaire. --- Oui pourvu que le

papier soit barbouillé de grec et de latin ; cela suffit. — Il faut M. que je vous donne un exemple de la manière aimable de critiquer de M. Geoffroy. Au lieu d'aller chercher de grands raisonnemens et de longues discussions pour prouver que Fontenelle était un homme sans goût et qui jugeait mal les Idylles de Théocrite, un trait d'esprit, une méchanceté lui suffit.

Fontenelle en parlant de la 21me Idylle de l'auteur grec nous dit : « deux pêcheurs » qui ont mal soupé, qui sont couchés ensemble dans une méchante petite chaumière. L'un réveille l'autre pour lui dire » qu'il prenait un poisson d'or et son compagnon lui répond qu'il ne laisserait pas » de mourir de faim avec une si belle pêche. » Etait-ce la peine de faire une Idylle ?

M. Geoffroy pour détruire l'assertion de Fontenelle répond : « J'avoue que deux » hommes pauvres, logés dans une méchante chaumière, et *sur-tout qui ont* » *mal soupé*, ont dû paraître à Fontenelle » des personnages d'un très-médiocre in-

» térêt et fort peu dignes d'attention ». (Remarque sur la 21me Idylle.)

Avouez que cette plaisanterie est charmante. -- Elle est digne de M. Geoffroy...... -- M. Geoffroy a fait aussi une tragédie. -- J'en ai oui parler. -- Vous ne l'avez jamais lue. -- Jamais. -- Pour moi je la sais par cœur. Lorsque Simpronius, Sénateur Romain revoit Siphax, chef Numide, il lui dit :

Que ton retour tardait à mon impatience !

Ce vers n'est-il pas bien tourné ? -- Je le crois, il est de Racine. Dans la 1re scène du 1er Acte de Bajazet, Acomat dit à Osmin :

Que ton retour tardait à mon impatience !
Et que, d'un œil content, je te vois dans Bysance !

-- C'est assez singulier, M. Geoffroy ne m'avait pas dit qu'il copiait Racine. Je croyais qu'il n'y avait que les critiques de Laharpe de Palissot et de Voltaire dont il se servit quelquefois pour achever ses feuilletons quand il était fatigué de composer lui-même. Mais êtes vous bien sûr que ce même vers

soit dans Racine.-Il paraît que vous ne le lisez pas souvent puisque vous ne vous rappellez pas........ -- Oh ! non je ne lis pas ces gens-là. Ma lecture favorite sont les mélodrames, les calembourgs, les pamphlets contre les philosophes, ou les ouvrages de M. Geoffroy. Dites-moi M. je vous prie, avec quelles armes comptez-vous attaquer M. Geoffroy ? -- Avec celles de la raison. -- De la raison ? M. Geoffroy ne vous comprendra pas. -- Comment ; mais il me semble que la raison doit-être la base de tous les écrits, particulièrement ceux de crititique qui ne sont qu'une discussion dans laquelle...... -- La raison ; oui cela peut effectivement servir à quelque chose ; mais ce n'est pas cette raison lourde qui se traîne lentement vers le but qu'elle veut atteindre, qui marche d'une manière méthodique et froide comme celle de vos philosophes ; mais c'est cette raison légère et badine, ces traits d'esprit qui vous font juger d'une pièce sur un bon mot, une grimace d'un acteur comme *Adelaïde du Guesclin* qui tomba parce qu'un plaisant du parterre répondit *Coucy*. Voilà la

raison de M. Geoffroy. -- Et par conséquent la votre. -- Très-certainement.

Ici, mon auteur prit un ton sérieux qui tenait du tragi-comique. J'ai lieu de croire M. que la conversation que je viens d'avoir avec vous vous détournera du projet que vous avez conçu de critiquer M. Geoffroy. Il me semble que je vous ai donné une assez haute idée du mérite de ce journaliste pour.. .... -- Que cela m'engage à continuer mon ouvrage et je quittai mon homme aux 157 mélodrames, qui parût aussi étonné que consterné de ma réponse.

LA REVUE
DES
FEUILLETONS
DU
JOURNAL DE L'EMPIRE.

POLYEUCTE.

MONSIEUR GEOFFROY a une prédilection toute particulière pour la tragédie de Polyeucte; je n'en suis point surpris; le principal personnage est un fanatique de religion qui doit lui plaire infiniment. Quelque soit l'avis de ce journaliste sur cette pièce on ne peut la mettre au rang des chefs-d'œuvres de Corneille. Voltaire en a fait une très-bonne critique, mais qui ne me paraît pas encore assez sévère, l'éloge outré qu'en fait M. Geoffroy m'a donné lieu d'y remarquer plusieurs imperfections: c'est ainsi que Polyeucte qu'il trouve un personnage très-intéressant, puisqu'il le met bien au-dessus de Pauline et de Sévère, n'est pourtant qu'un frénétique qui rappelle parfaitement ces brigands de la révolution qui renversaient les autels et brisaient les statues des Eglises. Ce n'est pas que cet excès de zèle ne fut en quelque

sorte pardonnable au théâtre si l'on y voyait un intérêt quelconque, mais dans la situation où se trouve Polyeucte, il n'y a qu'un motif de folie qui puisse le porter à cette crânerie. Pour la prospérité même de sa religion, Polyeucte eût beaucoup mieux fait, comme le lui dit Néarque, de vivre pour protéger les chrétiens qui étaient à Rome; et quant à la palme qu'il prétend qui lui est préparée dans le ciel, il fallait qu'il tachât de la mériter par une sainte vie et non par une mort à-la-fois sotte et honteuse. Dire que l'ardeur inconsidérée de Polyeucte ne le rend que plus intéressant et plus théâtral, (15 floréal an 11.) c'est vouloir prétendre que les folies les plus extravagantes et qui n'ont aucun motif doivent être admises au théâtre.

« Aux yeux du vrai philosophe, nous dit M.
» Geoffroy, Polyeucte brisant des idoles de bois
» et de métal, objet d'une superstition ridicule,
» est beaucoup moins méprisable que beaucoup
» de héros tragiques, qui se font des idoles de
» chair auxquelles ils sacrifient leur raison et
» leur repos, et qu'ils finissent par briser quand
» ils n'en sont pas contens. Orosmane qui tue Zaïre
» dans un accès de frénésie jalouse, est pour les
» esprits philosophes un fou tout-à-la fois odieux
» et méprisable, parce que sa folie est aussi pe-
» tite qu'elle est barbare ». (15 floréal an 11.)

Cette réflexion est assez extraordinaire, et je ne crois pas qu'un autre que M. Geoffroy l'eût jamais faite. Cette comparaison d'une statue de bois à Zaïre a sur-tout quelque chose de singulier et même de comique : essayons pourtant d'être sérieux.

Encore une fois, Polyeucte brisant des idoles, est un fou ; on ne peut pas dire qu'il soit méprisable, la folie inspire plutôt la pitié que du mépris ; Orosmane qui tue Zaïre dans un accès de jalousie, n'est ni odieux ni méprisable ; on plaint son erreur, on voudrait qu'il reconnût l'innocence de sa maîtresse, mais personne ne dira qu'il soit fou ; il est pourtant dans une espèce de délire, mais cet égarement de sa raison a du moins un fondement pris dans les préjugés de la nature : il est certain qu'un homme qui aime fortement une femme se porte à des excès envers elle lorsqu'elle le trahit ; ces sentimens sont à la portée de tous les spectateurs ; il n'en est aucun qui ne les ait éprouvé plus ou moins fortement. Polyeucte, au contraire, est un spadassin qui ferait beaucoup rire, si la manière énergique et sublime dont il parle ne fesait pas oublier quelquefois le ridicule de ses actions. Sa mort, qui finit par être le prix de toutes ses bravades, n'est pas plus tragique que tout le reste ; on se rappelle toutes ses inconséquences, et l'on se dit intérieurement, il a bien mérité son sort ;

ce Polyeucte, d'ailleurs, n'est-il pas la cause de la mort de son ami Néarque qu'il entraîne avec lui dans le temple pour abattre les idoles, quoique celui-ci, plus sensé, n'en ait d'abord pas trop envie? Loin donc de craindre la mort de Polyeucte, on doit la desirer pour être assuré qu'il ne mettra plus personne de moitié dans des extravagances que l'empereur Décie punit avec raison très-sévérement.

« Malgré la passion qui le domine, dit M.
» Geoffroy, en parlant de Voltaire, il avoue
» qu'il se trouve des choses sublimes dans cette
» tragédie; il est frappé de ces traits de verve
» dans le dialogue, que personne n'a égalé.

Où le conduisez-vous?
A la mort,
A la gloire.

» L'envie même, dit-il, jette ici des cris d'ad-
» miration ». (21 avril 1806).

Il se pouvait que Voltaire fût envieux du mérite de Corneille, cependant, moi qui ne peux pas l'être, j'ajoute que ce passage, qui est certainement de la plus grande beauté, ne produit aucun effet, si le spectateur ne se fait pas la plus forte illusion sur les sentimens qui animent Polyeucte; tant il est vrai que les actions doivent répondre aux paroles, comme les paroles

doivent répondre aux actions. Polyeucte n'est au fond qu'un perturbateur du repos public ; sa mort n'est point la suite d'une action généreuse, c'est la juste punition de ses folies ; que penserait-on en entendant ces bigands qu'on mène à l'échafaud, s'écrier qu'en allant à la mort ils vont à la gloire ?.. Polyeucte est dans le même cas. Quel effet au contraire ne produirait pas cette réponse dans la bouche d'un véritable héros, par exemple, de Régulus partant pour Carthage ; il y aurait ici une véritable gloire, celle de se sacrifier généreusement pour le bien de son pays. Polyeute ne se sacrifie pour rien ; car sa mort, loin de contribuer à propager la religion catholique, doit plutôt servir à en écarter les idolâtres. Saint Polyeucte ne fait pas preuve de logique lorsque pour convaincre tout le peuple de Rome qu'il a tort d'adorer tels ou tels Dieux, il se contente d'en détruire les images. Il employait des argumens si peu convaincans qu'ils devaient plutôt servir à affermir les Romains dans leur croyance que de les convertir à sa religion.

Polyeucte montre bien du caractère, mais ce n'est point l'effet de la grandeur d'âme, c'est celui d'un enthousiasme sans fondement, c'est le fruit d'une imagination égarée par les plus folles chimères.

C'est sur-tout dans les rapprochemens que M.



Geoffroy brille « dans la tragédie d'Alzyre, dit-
» il, Gusman, touché de la grâce, cède sa femme
» à son ennemi, à son assassin et qui pis est,
» à un idolâtre, au risque de compromettre le
» salut d'Alzyre, ce qui est une imprudence
» très-criminelle de la part d'un homme qui fait
» une si sainte mort » (26 floréal an 11.)

Il trouve étrange comme on voit que Gusman cède sa femme à un idolâtre, et il ne s'apperçoit pas que Polyeucte auquel il le compare commet la même imprudence puisque Sévère est également un idolâtre. C'est ici que la partialité du journaliste se montre dans tout son jour. Mais par une mal-adresse inconcevable il fait paraître les défauts qu'il cherche à cacher, car personne n'eût peut-être pensé à l'imprudence de Polyeucte si M. Geoffroy n'avait pas rappellé celle de Gusman.

Dans le même feuilleton, quelques lignes plus haut, il nous dit, toujours en parlant de Polyeucte,
« si dédaigner un trône est un effort sublime,
» que faut-il penser de celui qui renonce volon-
» tairement à un bien plus séduisant encore, plus
» capable de flatter un cœur sensible? Il est plus
» difficile de vaincre l'amour, que de triompher
» de l'ambition ». (26 floréal an 11).

Je ne vois pas où M. Geoffroy peut avoir pris que cette renonciation fût volontaire: Polyeucte a bien volontairement brisé les idoles, mais il ne

l'a pas fait dans l'intention de céder sa femme, il ne pensait guère alors à elle; quand il doit mourir il faut bien qu'il y renonce et quoiqu'il prenne cet événement de gaieté de cœur, on ne peut néanmoins regarder cette résignation comme un sacrifice volontaire. On ne doit pas lui faire un mérite de ce qu'il renonce à Pauline, puisqu'il ne s'en sépare que par ce qu'on le conduit au supplice. Polyeucte ne surmonte donc point l'amour ainsi que veut nous le faire entendre M. Geoffroy.

Il ajoute: « mais Voltaire était accoutumé à » des héros de coulisses, pour qui, plaire à une » femme, est le bonheur et la grandeur suprême. » Il faut une âme au-dessus de la sphère com» mune pour sentir l'espèce d'héroïsme de Po» lyeucte; et Voltaire, avec tout son esprit, n'a» vait pas cette âme-là ». (26 floréal an 11.)

Cependant l'héroïsme de Gusman est bien plus admirable que celui de Polyeucte: ce dernier cède sa femme à Sévère qu'il estime, qu'il aime et dont il est également aimé, tandis que Gusman la cède à Zamore son plus mortel ennemi, enfin son assassin; voilà bien ce me semble de l'heroïsme. Polyeucte même ne fait aucun sacrifice, il ne remplit que les devoirs d'un honnête mari, qui sachant qu'il va mourir, désire que sa femme devienne l'épouse d'un homme estimable.

Les rôles vraiment dignes d'être admirés dans

la tragédie de Polyeucte sont, comme le dit fort bien Voltaire, ceux de Pauline et de Sévère; ils sont l'un et l'autre dans des situations dignes de la scène. M. Geoffroy trouve que ces deux personnages, malgré toute leur noblesse, sont bien loin de s'élever à la hauteur de Polyeucte. J'ai le malheur d'être encore en contradiction avec lui sur ce point. Je crois avoir prouvé suffisamment que ce Polyeucte est un homme qui dit de fort belles choses et qui fait des folies, qui par conséquent ne peut offrir un véritable intérêt. Ses sentimens, comme je l'ai dit, sont hors la nature. Cette Pauline, au contraire, qui immole le sentiment le plus impérieux et le plus doux à la sainteté du nœud conjugal, ce Sévère qui fait le même sacrifice par le seul amour de la vertu, nous présentent l'image du plus bel héroïsme. Deux amans qui oublient leur tendresse mutuelle pour ne s'occuper qu'à sauver la vie de celui qui traverse leurs feux, sont un peu plus intéressans et plus théâtrals qu'un maniaque comme ce Polyeucte; aussi ne s'occupe-t-on guère que d'eux, et l'amour qui semble d'abord n'être dans cette tragédie qu'une épisode, finit par en devenir l'unique sujet.

« Gusman, dans Alzyre, est encore plus lâche,
» plus odieux, plus avili que Félix dans Po-
» lyeucte, nous dit M. Geoffroy. Un brigand capa-

» ble de faire appliquer à la torture un général
» ennemi prisonnier de guerre, pour le forcer à
» découvrir ses trésors, un misérable obligé de
» baisser les yeux devant ce brave américain
» qui lui reproche de pareilles infamies, en pré-
» sence de son père et de sa femme; un monstre
» d'orgueil et de cruauté, assez peu délicat pour
» contraindre le cœur d'une jeune péruvienne
» qui n'a que du mépris pour lui, mérite-t-il donc
» mieux que Félix, un miracle de la grace. Un
» scélérat espagnol, possédé du démon de la
» jalousie et de la vengeance, qui devient tout-
» à-coup un saint au moment où on l'assassine,
» qui pousse la perfection évangélique et l'hé-
» roïsme de la religion jusqu'à pardonner à son
» assassin, et même lui céder sa femme, est as-
» surément un prodige mille fois plus étrange et
» plus incroyable que la conversion du père de
» Pauline; Félix est bien moins criminel; il n'est que
» le ministre d'une loi cruelle, qu'il se hâte trop
» de faire exécuter, Gusman est à la fois le juge
» et le boureau, le législateur et l'exécuteur
» des plus sanglantes atrocités. Félix est du moins
» le beau-père du martyr; le père d'une héroïne
» vertueuse; le sang de Polyeucte peut attirer sur
» lui, malgré son indignité, les faveurs célestes ».
(26 floréal an 11.)

Le lecteur aurait peut-être la bonté de croire

que M. Geoffroy pense ce qu'il dit : point du tout. Il ne fait dans ce moment un brigand de Gusman, que parce qu'il veut faire un rapprochement ; c'est uniquement pour justifier Félix qu'il calomnie l'espagnol ; il le trouve au fond le héros le plus débonnaire du théâtre français.

« Gusman, le scélérat de la pièce, nous dit-
» il, est respectueux envers son père ; à sa
» prière il met en liberté des aventuriers qu'il
» avait le droit de traiter en ennemis. Il souffre
» avec une patience héroïque les injures atroces
» que son rival lui dit devant sa femme ; il finit
» par lui céder cette femme, et meurt comme
» un saint : il n'y a peut-être pas dans tout le
» théâtre français un héros aussi débonnaire
» que ce farouche Gusman, appelé garnement
» dans la parodie ». (3 germinal an 12.)

On n'est pas au bout des plus grandes absurdités: Gusman dans Alzyre etc. (Voyez page 8.) C'est-à-dire que la conversion subite d'un homme né idolâtre et élevé jusqu'alors dans l'idolâtrie, dont les fonctions ont été de persécuter les chrétiens, qui les a toujours eu en horreur, qui ne peut par conséquent avoir aucune idée de la religion catholique, qui vient à l'instant même d'ordonner le supplice du mari de sa fille, parce qu'il avait outragé les Dieux des payens, est moins étonnante aux yeux de M. Geoffroy, que le repentir de

ce Gusman si débonnaire, (remarquez que c'est lui qui le qualifie ainsi dans son feuilleton du 3 germinal an 12,) auquel l'image de la mort doit arracher l'aveu de ses crimes, qui est fils du vertueux Alvarès, lequel vaut bien l'insensé Polyeucte, et qui est enfin élevé et nourri dans les principes de la morale évangelique. Cette conversion de Félix est même ce qu'il y a de plus invraisemblable au théâtre. Ce n'est qu'en considération du génie de Corneille qu'on la souffre. Il n'est personne qui n'en sente l'extrême ridicule. Vouloir la justifier, c'est montrer l'engouement le plus aveugle, c'est prouver la perte totale de sa raison. . . . .

Quelle maladie honteuse que celle d'un homme qui est tourmenté du besoin de haïr le talent d'autrui, qui se sent convaincu par lui de la petitesse du sien et qui voudrait le rabaisser pour se venger de l'avilissement dans lequel il le plonge!

Je prie le lecteur de ne point me faire l'injure de croire que je regarde Corneille comme un auteur ordinaire; j'ai la plus grande admiration pour ce père de la tragédie. C'est plutôt M. Geoffroy qui se moque de lui par ses basses flagorneries et ses louanges mal placées. D'ailleurs, comme le dit Voltaire, quiconque ne sait pas connaître les défauts des grands hommes est incapable de sentir le prix de leurs perfections. (lettre de Voltaire sur

sa tragédie d'Œdipe). Si j'apperçois les défauts de Corneille, je sens vivement ses beautés. Cinna et les Horaces me transportent, je ne vois rien au-dessus de ces deux pièces, malgré les défauts qu'on y remarque. La dépravation du goût se fait connaître dans ces préventions qu'on a pour ou contre tel ou tel auteur. L'esprit de parti domine toujours dans la critique que l'on en fait; on n'est plus guidé que par la passion et dès lors, adieu la justice et le sens commun. J'ai toujours cherché à éviter cet écueil, ce n'est point par les noms des auteurs que je juge du mérite de leurs ouvrages, mais sur l'examen que j'en fais. Les tragédies des Horaces, d'Iphigénie et de Mérope me semblent des chef-d'œuvres, non parce qu'elles sont de Corneille, de Racine et de Voltaire, mais parce qu'elles ont tout ce qui constitue d'excellentes tragédies.

On reconnait dans Polyeucte le génie de Corneille, mais on voit facilement qu'il en a fait un mauvais usage, en choisissant un pareil sujet. Il faut se faire illusion sur les sentimens qui animent Polyeucte pour que ce rôle puisse offrir quelque intérêt, mais bien des personnes et moi la première en sont incapables. Il faut une furieuse imagination pour voir du sublime dans l'action de ce personnage. L'esprit se le représente toujours entrant comme un forcené dans le temple, ren-

versant et détruisant tout ce qui s'y trouve.

Telles sont les observations que j'ai cru devoir faire sur cette tragédie. Je n'ai peut-être pas mis dans cette critique toute la modération que je m'étais promise, mais les raisonnemens de M. Geoffroy m'ont paru si absurdes, si extravagans, qu'il m'a été impossible de les refuter avec la tranquilité que j'aurais desirée.

Encore une petite observation: M. Geoffroy trouve ces vers pleins de chaleur. (18 floréal an 11.) C'est Sévère qui parle à Pauline:

Certes ou les chrétiens ont d'étranges manies,
Ou leurs félicités doivent être infinies,
Puisque, pour y prétendre ils osent rejeter,
Ce que de tout l'Empire il faudrait acheter.
Pour moi, si mes destins, un peu plutôt propices,
Eussent de votre hymen honoré mes services,
Je n'aurais adoré que l'éclat de vos yeux;
J'en aurais fait mes rois, j'en aurais fait mes Dieux;
On m'aurait mis en poudre, on m'aurait mis en cendre,
Avant que..........

Remarquez qu'il ne s'agit ici que des yeux de Pauline et même *que de leur éclat;* or, M. Geoffroy a bien raison de s'écrier que ces vers sont pleins de chaleur. En effet si un amant trouve que *le seul éclat des yeux de sa maitresse* soit adorable, qu'il en fasse ses rois et ses Dieux,

que pensera-t-il du reste de sa personne? Un tel amour surpasse l'imagination et l'on ne doit pas être surpris de l'effet qu'il produit sur M. Geoffroy, naturellement *sensible et passionné.*

RODOGUNE.



Il est en quelque sorte permis de déraisonner sur les ouvrages des plus grands auteurs, de s'extasier sur les morceaux qui en sont le moins susceptibles et de rester au contraire insensible aux plus grandes beautés. Le bon sens est plus rare qu'on ne pense; je n'en veux point à M. Geoffroy de ce que, par exemple, il admire ce deux vers:

> Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste,
> L'absence aux vrais amans est encore plus funeste.

(23 thermidor an 12.)

Ceci prouve de sa part la perte totale du goût et de la raison. On sait après cela le cas que l'on doit faire d'un tel écrivain, mais quand je l'entends dire:

« Le plan de Rodogune ne pouvait-être combiné » que par un tête forte: on ne voit jamais de pa- » reilles productions éclore du cerveau d'un bel » esprit; mais on voit souvent de beaux esprits se » consoler en persiflant les profondes inventions » du génie: c'est précisément l'aventure de Vol- » taire, » (15 germinal an 12.)

Je ne puis m'empêcher de faire éclater la plus vive indignation. Prendre Voltaire pour un bel

esprit et vouloir faire accroire au public que ses critiques ne sont qu'un persiflage, quelle noirceur!

Au reste ceci ne peut faire impression que sur ceux qui n'ont pas lu Voltaire.

Voici comment il s'explique lui-même au sujet de la critique de Rodogune.

« On trouvera, peut-être, que j'ai examiné cette
» pièce avec des yeux trop sévères. Mais ma ré-
» ponse sera toujours que je n'ai entrepris ce com-
» mentaire que pour être utile, que mon dessein
» n'a pas été de donner de vaines louanges à un
» mort qui n'en a pas besoin, et à qui, d'ailleurs,
» je donne tous les éloges qui lui sont dus; qu'il
» faut éclairer les artistes et non les tromper; *que*
» *je n'ai pas cherché malignement à trouver des*
» *défauts*; que j'ai examiné chaque pièce avec
» la plus grande attention; que j'ai très-souvent
» consulté des hommes d'esprit et de goût et que
» je n'ai dit que ce qui m'a paru la vérité. Ad-
» mirons le génie mâle et fécond de Corneille,
» mais pour la perfection de l'art connaissons ses
» fautes ainsi que ses beautés; » (dernière remarque sur la tragédie de Rodogune.)

Je demande si ce ton est celui du persiflage? Ce sont bien plutôt ces éloges outrés que fait M. Geoffroy, qu'on pourrait regarder ainsi; la flatterie, portée si loin, est la marque du plus grand mépris.

Mais

Mais entrons dans l'examen de la critique de cette pièce. Le plus sûr moyen de dégoûter M. Geffroy est de le citer souvent.

« La nuance qui doit séparer Cléopâtre de Ro-
» dogune, est marquée très-habilement par le ton
» différent de leur proposition : Cléopâtre l'a fait
» avec une horrible impudence, avec la précision
» et la fermeté d'une ame endurcie dans le crime ;
» Rodogue avec beaucoup de répugnance et comme
» forcée par l'empressement obstiné des princes ;
» elle emploie des détours, des circonlocutions
» pour la déguiser ; en la faisant elle en a hor-
» reur ; elle déclare qu'elle haïrait celui qui
» oserait l'accepter et l'exécuter. Il est clair que
» ce n'est qu'un moyen dont elle se sert pour
» écarter l'orage qui la menace, en mettant les
» princes entr'elle et leur mère. Voilà ce qui
» justifie, ce qui motive cette proposition ex-
» traordinaire de Rodogune, qu'on a condamnée
» beaucoup plus rigoureusement encore que celle
» de Cléopâtre ». (15 germinal an 12.)

Voilà qui est clair et convaincant pour le commun des hommes ; c'est avec de tels raisonnemens que M, Geoffroy s'est fait une réputation de savant critique. Il est si facile d'en imposer à la multitude pour des choses qui passent sa portée : croit-on que parmi les personnes qui ont lu ce passage, il y en ait beaucoup qui

connaissent à fond l'intrigue de la tragédie de Rodogune ?

Je dis que Rodogune n'a aucun intérêt dans la poposition qu'elle fait aux princes d'assassiner leur mère, car elle ne peut supposer que deux cas.

Celui où ils auraient résolu de l'assassiner elle-même, pour obtenir le trône.

Celui au contraire où ils auraient refusé la couronne à ce prix.

Dans le premier cas, elle doit penser que cette proposition serait une absurdité de sa part. Quoi ! pour éviter la mort que lui prépareraient les princes, elle irait leur demander la tête de leur mère : ce serait, il faut l'avouer, un étrange moyen de les attendrir et de les engager à l'épargner.

Dans le second cas, c'est-à-dire, celui où ils auraient refusé de mériter la couronne au prix de son sang, peut-elle s'imaginer que des princes qui n'auraient pas consenti au meurtre d'une étrangère, dont la mort devait être le prix d'un trône, consentissent à l'horreur d'un parricide, uniquement pour satisfaire sa vengeance.

Il est naturel que Cléopâtre espère qu'un de ses enfans, séduit par l'appât du trône, la délivrera de sa plus cruelle ennemie ; elle n'ignore pas que l'offre d'une couronne peut entraîner aux crimes ceux mêmes qu'on croit les plus

vertueux. Il n'en est pas de même de Rodogune ; elle n'a point de trône à offrir. Par quel motif engagera-t-elle donc les princes à commettre un pareil crime? Sera-ce par l'espoir d'obtenir sa main ?

Non-seulement, il est impossible de supposer un amour capable de porter au parricide, des fils respectueux et tendres, mais elle ignore même si ces princes ont pour elle le moindre amour.

D'où je conclus, malgré M. Geoffroy, malgré les raisonnemens absurdes qu'il emploie pour justifier cette proposition de Rodogune, qu'elle n'est fondée sur aucun motif, qu'elle n'est par-conséquent pas naturelle et qu'elle ne peut-être un moyen pour écarter l'orage qui la menace. Je dis plus, cette proposition dans les deux cas ne peut que lui nuire. Si les princes ont résolu de l'assassiner, c'est un nouveau motif de poursuivre leur dessein, plus de pitié pour une femme qui n'a point horreur d'un parricide. Si, au contraire, ils ne veulent point sa mort, l'estime qu'ils avaient pu concevoir pour elle, et qui les avait engagé à l'épargner d'abord, cessera aussitôt et peut-être finiront-ils par satisfaire la vengeance de leur mère, en lui apportant sa tête. Telles sont les réflexions bien naturelles que doit faire Rodogune dans cette circonstance. Celui qui commet un crime en calcule avec soin les suites.

Voilà ce qui rend si extraordinaire cette proposition de Rodogune qu'on a condamnée, avec raison, beaucoup plus rigoureusement encore que celle de Cléopâtre.

Ce défaut a donné lieu à un autre non moins grand, car les princes doux, vertueux, sensibles, c'est M. Geoffroy qui les qualifie ainsi, ne cessent pas d'adorer Rodogune, après même qu'elle les a engagé au parricide; or je demande s'ils ne sont pas en contradiction avec leurs principes. Des princes qui sont doux, vertueux et sensibles, ne doivent plus voir qu'avec horreur une femme qui a osé leur proposer d'assassiner leur mère. Je crois même qu'il suffit pour cela de n'être pas entièrement scélérat.

Continuons nos citations :

« Si vous me montrez un tyran féroce, jaloux,
» fier, vindicatif, (c'est Gusman dont il veut
» parler) qui se laisse outrager pendant une
» demi-heure en présence de sa femme, par
» l'être le plus vil à ses yeux, et qu'il peut écraser
» d'un mot; je dis alors qu'une pareille situation
» est impossible et choque le sens commun;
» mais qu'une reine ambitieuse et violente es-
» saie d'armer le fils par l'espoir du trône contre
» une rivale odieuse, ce projet n'a pu être inspiré
» sans doute, par une raison calme et froide,
» mais il a dû être enfanté par l'ambition et par

» la haine ; il est parfaitement analogue au ca-
» ractère de celle qui l'a conçu ; c'est une ex-
» cellente invention tragique. » (1er. frimaire an 11).

Voilà encore un raisonnement qui pourrait paraître sans réplique à ceux qui n'ont jamais lu Alzyre ; mais comme j'écris pour ceux qui connaissent cette tragédie, il ne me sera pas difficile de démontrer cette nouvelle erreur de M. Geoffroy. C'est d'abord en imposer que de dire que Gusman se laisse outrager pendant une demi-heure. Zamore n'a que le tems de lui débiter quelques injures. Je crois bien qu'il était convenable au caractère impétueux de Gusman qu'au seul nom de Zamore il ordonnât son supplice, mais n'est-il pas devant son père, le vertueux Alvarès, pour lequel, malgré sa férocité, il a le plus grand respect ; enfin il dit :

Son juste châtiment, que lui-même il prononce,
Sans mon respect pour vous, eût été ma réponse.

Cette réserve de la part de Gusman n'est point en contradiction avec son caractère, elle est la suite naturelle de l'effet que produit sur lui la présence de son père, pour lequel il a fait assez connaître ses sentimens par ces vers de la première scène.

Vous avez sur un fils un pouvoir absolu,
Oui, vous amolliriez le cœur le plus farouche:

C'est bien plutôt, comme je l'ai déjà démontré, dans la tragédie de Rodogune, que se trouve cette contradiction dans les mêmes caractères; M. Geoffroy ne l'a point apperçue parce qu'elle existe réellement: cet homme a, si l'on peut s'exprimer ainsi, la vue de l'entendement brouillée; il confond tout.

Mais c'est peu pour M. Geoffroy d'avoir voulu chercher à excuser la proposition aussi horrible qu'étrange de Rodogune, il veut encore justifier le reproche que fait Voltaire à l'auteur, d'avoir donné à cette femme le caractère d'une jeune personne qui craint de s'avouer à elle-même les sentimens tendres et honnêtes dont son cœur est touché.

« Voltaire, dit-il, a prétendu que Rodogune » était une bergère d'églogue, innocente, timide » et sensible, parce qu'elle rougit au nom d'a- » mour; parce qu'elle veut se dissimuler à elle- » même les secrets mouvemens de son cœur: » cela prouve seulement que Rodogune, est une » princesse altière, impérieuse; qu'elle a honte » d'éprouver un sentiment qui s'accorde mal » avec sa haine et sa vengeance; que l'amour » lui paraît indigne de son rang et très-peu » convenable à sa situation. C'est cependant sur

» cet unique fondement que Voltaire reproche
» à Corneille d'avoir démenti le caractère de
» Rodogune, en lui faisant demander à ses
» amans la tête de leur mère. Cette proposition
» est de la part de Rodogune, une espèce de
» représaille : Cléopâtre a promis le trône à celui
» de ses fils qui lui apporterait la tête de Ro-
» dogune; Rodogune *indignée de cette atrocité*
» promet à son tour sa main à celui de ses
» amans qui lui apportera la tête de Cléopâtre ».
(27 frimaire an 12.)

M. Geoffroy a, comme on voit, bien des complaisances pour cette Rodogune, puisqu'il lui prête jusqu'à des sentimens de grandeur et de fierté qu'elle ne fait pas paraître. En effet, j'ai beau chercher dans la pièce, je n'y vois pas que cette retenue qu'elle affecte soit l'effet du mépris qu'elle pourrait avoir pour l'amour, quoique si cela eût été réellement, elle n'aurait pas manqué de le dire, et de répondre à sa confidente Laonice comme Hyppolite répond à Théramène, lorsque celui-ci lui dit :

Aimeriez-vous, Seigneur?
Qu'oses-tu dire?
Toi, qui connais mon cœur depuis que je respire,
Des sentimens d'un cœur si fier, si dédaigneux,
Peux-tu me demander le désaveu honteux?

On sent facilement que M. Geoffroy voudrait faire parler ainsi Rodogune ; mais malheureusement sa bonne volonté ne peut suppléer au silence de l'auteur.

Ces deux vers,

.....Garde-toi de nommer mon vainqueur,
Ma rougeur trahirait les secrets de mon cœur.

sont d'un ridicule insupportable ; outre qu'ils appartiennent effectivement à une bergère d'églogue bien timide, bien modeste et même assez prude, plutôt qu'à cette Rodogune, qui *ne rougit point* d'engager ses amans au parricide pour lui plaire, c'est qu'ils annoncent les sentimens de pudeur que Rodogune prétend qu'elle éprouvera si on lui parle d'amour ; or personne ne s'est jamais avisé de dire, je vais aimer, je vais me mettre en colère, je vais rire, ou même je vais *rougir*. Les mouvemens de l'ame ou du cœur ne se calculent pas comme ceux d'une horloge.

En vain le journaliste prend-il cette réserve pour de la fierté, elle serait en tous cas bien mal placée. Je conçois qu'Hyppolite, encore jeune et qui a jusqu'à présent ignoré ce que c'était que l'amour, s'effarouche à ce seul mot ; mais une femme, qui a déjà été mariée, qui se trouve dans une cour étrangère, exposée aux vengeances

d'une reine vindicative, serait fière et dédaigneuse, elle n'oserait s'*avouer à elle-même* l'amour qu'elle aurait conçu pour un prince estimable et dont la protection lui serait si précieuse! d'ailleurs, j'en reviens à ce qu'elle ne fait paraître aucune fierté, aucun mépris de l'amour; c'est une véritable timidité qu'elle montre. C'est donc une pure invention de M. Geoffroy, que cette fierté qu'il lui donne; elle n'est pas plus dans la pièce que dans le bon sens.

Si c'est de cette manière que M. Geoffroy excuse les défauts qui se trouvent dans les ouvrages des auteurs, il vaudrait beaucoup mieux pour leur gloire qu'il ne se chargeât pas de les défendre. Les fautes de Corneille sont encore plus supportables que les interprétations que leur donne le rédacteur du feuilleton.

LA MORT DE POMPÉE.

Les Français ont toujours aimé les ouvrages d'esprit et d'agrément, il n'est donc pas étonnant que la satyre ait parmi eux un grand succès ; c'est principalement dans ce genre d'écrits que se développent cette finesse, ces bons mots et ces railleries piquantes dont ils font un cas particulier ; mais cependant, si les Français aiment à rire, ils ne jugent point en riant ; ils savent apprécier le vrai mérite ; le plaisir de s'égayer les emporte d'abord, mais revenus à eux-mêmes, ils font un examen sérieux de ce dont ils avaient parlé avec tant de légèreté.

Or, sait-on ce qui contribue à la grande réputation de M. Geoffroy ; c'est que ses ouvrages ne subissent point ce dernier examen. Le feuilleton d'un journal se lit toujours à la hâte, l'on ne se donne pas le tems de revenir sur ce qu'on y a lu ; on préfère donner raison au rédacteur plutôt que de fatiguer son esprit à chercher des raisonnemens pour combattre ceux qu'il a avancés. Si donc, ce feuilleton est écrit d'un style coulant et facile, qu'il y règne le ton d'une plaisanterie fine et mordante, qu'il y ait avec cela quelques paradoxes qui séduisent au premier abord, et qu'enfin ce soit entre-mêlé de ces sentences usées pour lesquelles

on ne peut s'empêcher d'avoir un certain respect, le journaliste est assuré de faire fortune, et voilà précisément ce qui est arrivé à M. Geoffroy. Il y a dans ses feuilletons de quoi plaire à tous ceux qui ne cherchent point la raison. Les femmes et les jeunes gens s'amusent beaucoup des bouffonneries qui s'y trouvent ; les mauvais auteurs, jaloux du mérite de nos grands écrivains, se délectent en lisant les injures contre Voltaire, d'Alembert, J.-J. Rousseau, etc. Les radoteurs y retrouvent avec plaisir une partie de leurs verbiages, et les fanatiques de religion, dévorent ces maximes outrées qui n'enseignent que le désordre et ne respirent que la cruauté.

J'avoue que les plaisanteries de ce journaliste m'ont souvent fait rire ; depuis que j'ai lu ses feuilletons, je trouve très-vrai ce proverbe qui court les rues, *il n'y a que les bêtises qui font rire.*

M. Geoffroy ferait un excellent bouffon. Si j'étais roi, je n'en voudrais point d'autre ; il a vraiment les expressions les plus comiques ; c'est ainsi qu'en parlant d'Aménaïde dans Tancrède il l'appelle *une tricoteuse de Robespierre*, (30 messidor an 12.) Il est impossible de dire quelque chose qui ait moins de sens, cependant on rit aux éclats, ce qui confirme le proverbe.

Rien ne lui sied mieux que le costume de

Paillasse, mais quand je le vois se revêtir de sa robe noire et de son rabat, je me sauve. Lorsqu'il prend le ton sérieux, il devient pédant, bavard, radoteur, sententieux, et sur-tout injuste.

Le voici qui parle sérieusement : « il semble » qu'un homme (c'est Voltaire) qui n'a jamais » pu réussir à faire une bonne comédie, devrait » parler avec moins de mépris du Menteur de » Corneille ». (7 juin 1806.)

Comment trouvez-vous cette réflexion? Ne prouve-t-elle pas au moins que M. Geoffroy n'entend pas ses vrais intérêts. Voltaire s'est acquis une si grande réputation comme historien, auteur tragique, etc., qu'il peut fort bien se passer du titre de bon auteur comique, ses critiques en ce genre seront toujours recherchées, parce qu'elles sont d'un homme de mérite : mais M. Geoffroy, qui n'est auteur que la plus misérable tragédie, devrait parler avec moins de mépris de nos chef-d'œuvres en tous genres. C'est comme on voit sa propre condamnation qu'il a prononcée.

Qu'aurait dit le journaliste, si Voltaire, dans une de ses pièces, avait fait paraître sur la scène une reine qui portât l'indécence jusqu'à laisser entrevoir à un César, maître du monde, le désir de l'épouser et d'en avoir un enfant. Combien ne se serait-il pas récrié avec raison, contre une telle inconvenance ! que de méchancetés, de

mauvaises plaisanteries et d'invectives les plus grossières cela seul ne lui aurait-il pas fourni? Mais Voltaire avait le goût trop épuré pour être jamais l'auteur d'une scène aussi ridicule.

C'est Corneille, ce génie sublime, dont M. Geoffroy semble se moquer à chaque instant par les louanges les plus impertinentes, qui n'a pas craint de placer à côté d'une femme telle que Cornélie, cette Cléopâtre aussi froide qu'indécente, dont M. Geoffroy cherche pourtant à excuser les propos malhonnêtes : voici comment il s'y prend :

« Voltaire, dit-il, se moque beaucoup de
» Cléopâtre, parce qu'elle a l'ambition de plaire
» au maître du monde ; il l'accuse même de
» parler en femme abandonnée, parce qu'elle
» laisse entrevoir le desir d'épouser César et d'en
» avoir un enfant : il n'y a rien là de contraire
» aux bonnes mœurs. Cela n'est pas tragique.
« Mais dans l'endroit le plus tragique de l'Énéide,
» dans les plaintes de Didon trahie, que Voltaire
» regarde lui-même comme très-pathétique,
» Virgile prête à la reine de Carthage un sen-
» timent beaucoup moins honnête. Ah ! du
» moins, s'écrie l'infortunée Phénicienne, si
» je pouvais voir jouer dans mon palais, un
» petit Énée qni te ressemblât, je ne me croi-
» rait pas tont-à-fait abandonnée.

« *Si quis parvulus aulâ*
» *Luderet Æneas, qui te tantum ore referret,*
» *Non equidem omninò capta aut deserta viderer* ».

» Voilà dans une épopée, dans le plus héroïque » de tous les poëmes, et chez le plus chaste » de tous les poëtes, une veuve inconsolable » de n'avoir pas eu d'enfant d'un infidèle qui » la quitte ; et Voltaire appelle Cléopâtre une » femme abandonnée, parce qu'elle desire avoir » un enfant de César en légitime mariage ; c'est » pousser un peu loin l'austérité ». (13 pluviose an 13.)

Voltaire avait bien raison de regarder comme très-pathétiques les plaintes de Didon trahie. Les adieux d'Hector et d'Andromaque dans Homère sont aussi très-touchans, ce qui n'empêche pas qu'on ne souffrirait pas sur notre théâtre le petit Astianax, porté dans les bras de sa nourrice, qui vient embrasser son père au moment où celui-ci part pour aller combattre les Grecs.

On voit donc que le poëme épique n'est pas toujours obligé de rester à la hauteur du ton exigé pour la tragédie.

M. Geoffroy n'a pu faire un pareil rapprochement que pour nous montrer qu'il a lu l'Énéide, car on ne peut tirer aucune conséquence

de la comparaison qu'il fait de Didon à Cléopâtre, puisque l'une est placée dans un poëme épique qui permet, comme on l'a vu, des discours familiers, tandis que l'autre devant concourrir à un événement tragique, doit toujours être sublime.

En faisant abstraction même des ouvrages de différens genres dans lesquels ces deux femmes sont représentées, on verra entr'elles une grande différence.

Didon a vécu depuis long-tems dans la plus grande intimité avec Énée, Didon est une femme sensible, qui brûle de tous les feux de l'amour; il est donc bien naturel qu'elle desire avoir un fils de celui qu'elle aime avec tant d'ardeur, et qui puisse la consoler de son absence; c'est un sentiment aussi honnête que tendre.

Cléopâtre qui dit:

> Ne dura-t-il qu'*un jour* ma gloire est sans seconde,
> D'être du moins *un jour* la maîtresse du monde.
> *J'ai de l'ambition*, et soit vice ou vertu,
> Mon cœur sous son fardeau *veut bien* être abattu,

a beaucoup plus d'ambition que d'amour; elle ne desire avoir un enfant de César que pour se l'attacher plus fortement, afin de partager par là sa fortune. C'est un sentiment bas et

vil. Rien n'est plus rebutant qu'une femme qui affecte d'avoir de la passion pour un homme par un motif d'intérêt. Cette Cléopâtre, non-seulement n'est pas tragique, mais elle est encore une bourgeoise qui loin d'être attendrissante comme Didon, tient la conduite d'une femme du monde, ce qui, on l'avouera, est fort peu théâtral. Si l'on pouvait douter de la partialité de M. Geoffroy, cela seul suffirait pour en convaincre le lecteur.

Ce qu'il y a de plus ridicule dans Corneille est ce que M. Geoffroy trouve de plus admirable.

« Quant à cet amour fondé sur l'orgueil,
» s'il est froid au théâtre, dit-il, il est du moins
» plus noble, moins corrupteur, plus honorable
» pour le sexe, que ces passions frénétiques qui
» avilissent les femmes en étalant toute leur
» faiblesse ». (13 pluviose an 13.)

C'est cependant au sujet de Cléopâtre qu'il nous fait ce beau sermon, de cette femme si libre dans ses propos et dans ses manières, qui veut à toute force avoir un enfant de ce César, qu'elle ne préfère à tout autre, que parce qu'il est le plus riche et le plus puissant des hommes; et M. Geoffroy trouve que de pareils sentimens sont nobles et honorables pour le sexe ! Peut-on une plus profonde immoralité ! qu'elle effrayante révolution dans les mœurs !

Et

Et dans le goût je crois que c'est encore pis.
« Si quelquefois ses traits sont trop naïfs,
» (Corneille) j'avoue que j'aime mieux *cette
» précieuse vérité de pinceau*, que ces portraits
» imaginaires, que ces figures fades et fausses
» qui n'ont point de physionomie et ne ressem-
» blent à rien ». (13 pluviose an 13.)

Et cette précieuse vérité de pinceau, ces traits naïfs les voici : c'est César qui parle à Cléopâtre :

Rome n'ayant plus lors d'ennemis à me faire,
Par impuissance enfin prendra soin de me plaire,
Et vos yeux la verront, par un superbe accueil,
Immoler à vos pieds sa haine et son orgueil.
Encore une défaite et dans Alexandrie,
Je veux que cette ingrate en ma faveur vous prie,
Et qu'un juste respect conduisant ses regards,
A votre chaste amour demande des Césars.
C'est l'unique bonheur où mes desirs prétendent,
C'est le fruit que j'attends des lauriers qui m'attendent.

(Acte 4, scène 3me.)

Voici du plus admirable encore ; c'est ici qu'il faut admirer avec M. Geoffroy cette précieuse vérité de pinceau :

C'est Cléopâtre qui s'entretient avec sa confidente de César :

Son bras ne dompte point de peuples ni de lieux
Dont il ne rende hommage au pouvoir de mes yeux,
Et de la même main dont il quitte l'épée,
Fumante encor du sang des amis de Pompée,

Il trace des soupirs et d'un style plaintif,
Dans son char de victoire, il se dit mon captif.
(Acte 2 scène 1ere.)

Il ne s'agit plus ici de goût mais de justesse d'esprit ; nous allons voir si M. Geoffroy réussit mieux dans la logique.

« Le commentateur (Voltaire) trouve du ri» dicule dans ce sentiment passionné de César » qui dit à Cléopâtre que c'est pour lui plaire » qu'il a fait des conquêtes. Corneille peut avoir » tort d'avoir prété à César cet enthousiasme » chevaleresque très-étranger aux mœurs ro» maines ; mais il n'y a rien de ridicule dans ces » transports de nos anciens chevaliers qui fai» saient des prodiges de valeur pour mériter un » regard de leur dame. ». (13 pluviôse an 13.)

Si M. Geoffroy avoue que Corneille a eu tort d'avoir prêté à César cet enthousiasme chevaleresque, pourquoi cherche-t-il tout-à-coup à l'excuser en nous disant : mais il n'y a rien de ridicule dans ces transports de nos anciens chevaliers. Quel rapport peut-il y avoir entre un chevalier du tems de la fronde et un romain maître du monde! Il faut avoir bien peu de mémoire pour ne plus se ressouvenir de ce qu'on a écrit dans la ligne d'avant. Si cet enthousiasme chevaleresque était très-étranger aux mœurs romaines cela

suffit pour qu'on doive éviter soigneusement de faire parler des Romains comme des chevaliers français ; quand bien même ces derniers ne devraient pas être regardés comme ridicules.

Voici quelque chose de comparable à ce que je viens de citer.

« Si l'on blâme Corneille d'avoir fait de César
» un chevalier, pourquoi loue-t-on Racine d'avoir
» fait d'Achille un guerrier amoureux qui ne
» veut acquérir de la gloire que pour en faire
» hommage à sa maîtresse ? » (13 pluviose an 13.)

On loue Racine d'avoir fait d'Achille un guerrier amoureux parce que la fable nous le représente ainsi. Sa querelle avec Agamemnon au sujet de Briséis nous démontre assez qu'il était aussi sensible à la beauté qu'à la gloire. Ce n'est point une licence que le poète a prise que de lui faire dire en parlant d'Iphigénie :

..... Honorez moins une faible conquête,
Et que puisse bientôt le ciel qui nous arrête
Ouvrir un champ plus noble à ce cœur excité
Par le prix glorieux dont vous l'avez flatté.

(Acte 1er scène 2.)

C'est bien Achille qui parle. En vain M. Geoffroy voudrait-il nous faire croire que Racine en a fait un chevalier français du tems de la fronde et le comparer par-là à César. Ce que dit

Achille est dans la nature, tout guerrier amoureux pensera et parlera comme lui.

Mais il n'y a qu'un chevalier errant qui soit capable de dire:

Je l'ai vaincu princesse (Pompée) et le dieu des combats
M'y favorisait moins que vos divins appas,
Ils conduisaient ma main, ils enflaient mon courage;
Cette pleine victoire est leur dernier ouvrage;
C'est l'effet des ardeurs qu'ils daignaient m'inspirer:
Et vos beaux yeux enfin m'ayant fait soupirer,
Pour faire que votre ame avec gloire y réponde,
M'ont rendu le premier et de Rome et du monde.

Il est bien certain d'après l'histoire, que César n'était devenu grand guerrier que par suite de son ambition. Ces fadeurs sont donc d'autant plus déplacées dans sa bouche.

On sait que le trône l'aurait plutôt fait soupirer que les beaux yeux de Cléopâtre. Ce n'est pas qu'à la rigueur, Corneille n'ait pu faire César amoureux, mais devait-il au moins le faire parler plus raisonablement et sur-tout plus naturellement.

C'est encore comme on voit une nouvelle injustice de la part de M. Geoffroy que de vouloir excuser Corneille en dépréciant Racine: ceci n'a pas de nom; que penser d'un prétendu littérateur qui vous dit que Corneille *et Racine* deman-

dent grâce pour quelques fadeurs ? (19 ventose an 13.)

Et Racine ! Il est vrai qu'il peut exister deux ou trois vers de ce poète qui expriment des sentimens un peu forcés, mais est-il permis pour cela de le confondre avec Corneille pour les fadeurs. Les tragédies de ce dernier en sont remplies, presque tous ses amans sont insipides ; qui mieux que Racine au contraire à su peindre l'amour et lui donner un plus touchant langage? Mais M. Geoffroy ne sait pas faire cette différence, il faut de l'âme pour cela, une sensibilité vraie, et c'est ce qu'il est bien éloigné d'avoir.

» C'est, dit-il, une idée de son invention (de
» Voltaire) que pour bien juger des vers il n'y
» a qu'à les tourner en prose. C'est, selon lui, un
» principe de critique infaillible ; mais selon
» nous, c'est un moyen infaillible de rendre les
» poètes ridicules. » (7 juin 1806.)

Je m'en rapporte parfaitement à M. Geoffroy sur ce point ; qui mieux que lui doit connaître les moyens de rendre les poètes ridicules ? Il en fait son métier. L'on sait d'ailleurs qu'il se sert fort souvent lui-même de ce moyen de tourner les vers en prose employé par Voltaire.

Voici une autre observation de M. Geoffroy sur la manière de critiquer de Voltaire.

« Voltaire (dit-il) répète souvent, les défauts

» de Corneille sont de son siècle : de grands traits » effacent une foule de fautes : ces minuties » n'empêchent pas un morceau sublime d'être » sublime ; il faut les regarder comme des fautes » d'ortographe. Si ces aveux sont sincères, pour- » quoi donc Voltaire est-il continuellement à » l'affût de ces fautes d'ortographe. Pourquoi » a-t-il l'air de s'en moquer et d'en triompher ? » Pourquoi son commentaire est-il hérissé de » mauvaises facéties sur les familiarités que se » permet quelque fois Corneille, qui se croit assez » grand pour pouvoir quelquefois oublier im- » punément sa grandeur ? Le commentateur » ressemble alors à ces jeunes étourdis qui, dans » un cercle, ont l'impertinence de rire d'un » homme respectable, par ce qu'il n'est pas vêtu » à la mode ? » (1er germinal an 12.)

Les partisans même de M. Geoffroy leveront sans doute les épaules en l'entendant dire que le commentaire des ouvrages de Corneille est herissé de facéties ; ceux qui l'ont lu doivent être persuadés du contraire. J'ai souvent admiré le ton de sagesse et de modération qui y règne et qui me paraissait avec raison d'autant plus étonnant que Voltaire était du métier. J'ai déjà cité la dernière note sur la critique de Rodogune. (Voyez page 16.) C'est principalement dans cette note que Voltaire montre l'admiration que lui

inspire le génie de Corneille et qu'il fait connaître l'esprit dans lequel il a entrepris le commentaire de ses ouvrages.

Le journaliste demande pourquoi Voltaire est continuellement à l'affût des fautes d'ortographe de Corneille. Il aurait fort bien pu se faire lui-même la réponse en ouvrant le commentaire : mais il a cru devoir s'en dispenser et pour cause. Je n'ai pas besoin de dire que Voltaire redressait toutes les fautes contre la langue pour les étrangers et sur-tout pour empêcher que des jeunes auteurs, tout en admirant les beautés de Corneille l'imitassent dans ce qu'il avait de défectueux. Ces remarques étaient donc très-essentielles pour empêcher que les fautes d'ortographe ne se répandissent dans les ouvrages et ne contribuassent à corrompre la langue française.

SERTORIUS.



Monsieur Geoffroy commence par nous dire, *on connaît la femme à deux Maris; Sertorius est le mari à deux femmes.* (8 nivose an 13.) On avouera, qu'on connaît, est un peu trop général; c'est tout ce que l'on pourrait dire de Cinna, d'Iphigénie ou de Zaïre. Je n'ai jamais vu cette pièce que sur l'affiche; je ne suis point comme M. Geoffroy, au courant des mélo-drames des théâtres de la Porte-Saint-Martin et des Jeunes Artistes. Quant à ce journaliste, il vous rendra compte dans les plus grands détails, du Solitaire de la Roche Noire, de la Forteresse du Danube, du Prince Invisible, de la Lampe Merveilleuse, etc. etc., et de mille autres chef-d'œuvres de ce genre.

Mais entrons en matière: « quelquefois, nous » dit-il, la jalousie l'aveugle (Voltaire), au » point de le faire tomber dans des contra- » dictions grossières; par exemple, il condamne » ce que dit Sertorius:

« A mon âge il sied si mal d'aimer!

» à mon âge, dit-il, est comique; et pour le

» prouver, il cite ce vers de l'admirable et
» sage Racine :

» Voudrais-tu qu'à mon âge ?
» Je fisse de l'amour le vil apprentissage ?

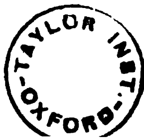
» Comment se fait-il qu'à mon âge soit comique
» dans Corneille et admirable chez Racine ? »
(18 ventose an 12.)

Il y a tout à la fois de la méchanceté et de l'inéptie dans cette question : mais arrêtons-nous au sens que présente la phrase, ne cherchons point à l'interpréter ; il en résulte que M. Geoffroy ne comprend pas la différence qui existe dans ces vers de Corneille et de Racine, et qu'il demande en quoi elle consiste.

On sait que Sertorius et Acomat ne sont pas dans la même situation, le premier aime puisqu'il commence par dire, j'aime ailleurs. Ce n'est qu'après qu'il ajoute :

« A mon âge il sied si mal d'aimer
» Que je le cache même à qui m'a su charmer........
» Et que d'un front ridé les replis jaunissans,
» Ne sont pas un grand charme à captiver les sens ».

Il semble donc que l'on examine ici s'il sied à un vieillard d'aimer ou de ne pas aimer. Ce n'est qu'une réflexion que fait Sertorius sur le ridicule de son amour, réflexion qui ne con-



vient point du tout à un héros de tragédie et qui est sur-tout ici fort déplacée. Acomat au contraire, est un vieux politique, qui n'a jamais connu l'amour et qui se soucie fort peu de le connaître : aussi lorsqu'Osmin lui demande s'il aime Atalide ; il répond :

Voudrais-tu quà mon âge
Je fisse de l'amour le vil apprentissage ?
Qu'un cœur qu'ont endurcis la fatigue et les ans,
Suivit d'un vain plaisir les conseils imprudens ?
C'est par d'autres attraits qu'elle plaît à ma vue,
J'aime en elle le sang dont elle est descendue.

Cette réponse est admirable, parce qu'elle peint fidélement le caractère d'Acomat, et qu'elle justifie la conduite qu'il tient dans la suite. Je ne fais pas en outre observer combien ce style est pur et correct, on sait assez que personne n'a jamais écrit en vers comme Racine.

Voltaire a eu raison de trouver comique ce vers ;

A mon âge il sied si mal d'aimer ;

il serait tout au plus supportable dans une comédie, tant pour l'idée qu'il exprime, que par la manière dont cette idée est rendue. La tragédie ne souffre aucune réflexion puérile et petite en elle-même.

Or lorsque Sertorius qui vient de dire j'aime ailleurs, ajoute aussitôt :

« A mon âge il sied si mal d'aimer,
» Que je m'en cache même à qui m'a su charmer ».

C'est bien certainement une réflexion qu'il se fait à lui-même, et je ne trouve nullement tragique un homme qui se dit, j'aime, mais je sens que je suis trop vieux pour cela ; cet amour est si ridicule, que je n'ose le dire à personne, pas même à ma maîtresse ; on avouera que ce n'est pas là le langage d'un héros de tragédie.

Voyons si en décomposant ce que dit Acomat, on y trouvera le même ridicule.

Son confident lui demande s'il aime Atalide, il répond :

Non-seulement l'amour n'est plus de mon âge, mais je le trouve trop vil pour m'y abandonner. Atalide me plaît par cela seul qu'elle peut m'ouvrir le chemin des grandeurs et satisfaire mon ambition.

Y a-t-il rien là dedans qui soit indigne d'un héros tragique. Voilà des idées grandes et élevées, ce ne sont pas de ces petits propos bourgeois, comme en tient Sertorius ; et remarquez que cette réponse d'Acomat ne perd rien de sa force quoique mise en prose ; aussi Racine est-il

appelé le divin, c'est le poëte par excellence (1).

Mais continuons nos citations :

« Laissons, seigneur, laissons à de petites âmes
» *Ce commerce rampant* de soupirs et de flammes

« C'est ce que dit la femme de Pompée à Sertorius, en lui proposant une union fondée sur l'amour de la patrie et de la liberté. L'abbé d'Aubignac, observe Voltaire, condamne durement ce commerce rampant, et je crois qu'il a raison. Il est triste de voir Voltaire devenu l'écho de l'abbé d'Aubignac, ce zoïle de Corneille, pour lequel en plusieurs endroits de son commentaire il temoigne beaucoup de mépris. Le vers condamné par d'Aubignac est excellent et le critique n'en a pas moins tort quoique Voltaire lui donne raison. Ce qui est fort singulier, c'est que le commentateur, après avoir approuvé d'Aubignac, ajoute : mais le fond de l'idée est beau ; Aristie et Sertorius *s'expriment noblement*. Si Aristie et Sertorius *s'expriment noblement*, comment d'Aubignac a-t-il raison de condamner *ce commerce rampant de soupirs et de flammes ?* ». (18 ventose an 12.)

---

(1) J'aurai plus d'une fois occasion de faire remarquer que M. Geoffroy se plait à rabaisser Racine en le comparant à Corneille dans ce que celui-ci a de plus mauvais.

Je n'ai pas besoin, sans doute, de faire observer que quand Voltaire, après avoir dit que l'abbé d'Aubignac condamnait cette expresssion de *commerce rampant*, ajoute, qu'Aristie et Sertorius s'expriment noblement, il n'entend pas parler de cette même expression de commerce rampant, il veut dire (et l'on ne peut pas entendre autre chose), que Sertorius et Aristie pensent et s'expriment en général noblement dans toute la scène, ce qui est vrai; d'ailleurs, si Voltaire avait voulu dire la bétise que lui prête M. Geoffroy, il n'aurait pas dit Aristie et Sertorius, il n'aurait parlé que d'Aristie, puisque c'est elle seule qui dit, ce commerce rampant, tandis, que Voltaire disant qu'Aristie et *Sertorius* s'exprimaient noblement, il entendait nécessairement parler de la manière dont ils s'exprimaient tous deux dans toute cette scène.

Cette réflexion du journaliste, est comme on voit, aussi petite que méchante. Mais après avoir choqué le sens commun par le passage que je viens de citer, il termine par un mauvais jeu de mots.

« Peut-être Voltaire a-t-il pris de l'humeur
» contre ce vers, parce que la plupart de ses
» meilleures tragédies ne subsistent que de ce
» commerce rampant de soupirs et de flammes.

» Qu'il faut laisser aux petites âmes ».
(18 ventose an 12.)

Voilà cependant le langage que tient l'homme que plusieurs personnes ne rougissent pas d'admirer ; c'est ce même homme qui accuse Voltaire d'avoir rempli son commentaire de facéties. On n'a jamais outragé aussi ouvertement la justice et la raison. J'espère convaincre de plus en plus mes lecteurs de cette vérité.

C'est le journaliste qui parle :

» Voltaire s'imagine que Pompée est avili, » parce qu'il a été forcé de répudier une femme » qu'il aimait : il ne sait pas que la raison » d'état, que l'ambition, la politique exigent » quelquefois des sacrifices douloureux qui déchi- » rent le cœur. Pompée ne joue point le rôle » d'un lâche, parce qu'il a préféré à une femme » tendrement chérie, son état, sa fortune, sa » dignité, son existence civile ; il n'est point avili, » mais il est à plaindre d'avoir été réduit à opter » entre l'objet de sa tendresse et des intérêts » d'une si haute importance.

» Je sais que les héros ordinaires des tragédies « sacrifient tout à un fol amour ; *mais je sais » aussi que ce sont des fous ;* je sais qu'on » peut avoir beaucoup d'amour pour une femme » et cependant être contraint de s'en séparer par

» des considérations à qui tout cède ». (18 ventose an 12.)

On conviendra au moins que M. Geoffroy a une singulière idée de l'union conjugale. S'il eût contribué à la rédaction du Code Civil, il n'aurait pas, sans doute, partagé l'opinion de nos législateurs, sur le divorce. Il n'aurait point voulu qu'on exigeât tant de formalités de la part des époux qui demandent une séparation éternelle. L'*incompatibilité d'humeurs*, lui eût paru un motif suffisant pour l'obtenir.

Mais non-seulement, pour contredire Voltaire, M. Geoffroy prétend que Pompée, qui répudie sa femme, ne joue point le rôle d'un lâche, mais il veut même que ceux qui ne l'imiteraient point fussent des fous. Cette phrase: *Je sais que les héros ordinaires des tragédies sacrifient tout à un fol amour, mais je sais aussi que ce sont des fous*; le donne clairement à entendre

Ainsi d'après M. Geoffroy l'attachement qu'on a pour sa femme n'est qu'un fol amour et les sacrifices qu'on ferait pour elle, seraient des folies.

Il n'y a sans doute que l'insatiable desir de décrier Voltaire qui ait pu porter M. Geoffroy à émettre de pareils principes. Je ne saurais supposer qu'il fut immoral jusqu'à ce point.

Voici un trait de mauvaise foi du journaliste

qui surprendra sans doute le petit nombre de ses partisans. Je ne puis douter de l'effet qu'il produira sur eux. Il faut se rendre à l'évidence. Je vais arracher le masque à M. Geoffroy.

« La sévérité du commentateur est peut-être » plus injuste encore à l'égard de la scène sublime » de Sertorius et de Viriate au IVme acte. *Cette* » *scène* dit Voltaire, *remplie d'ironie et de co-* » *quetterie semble bien peu convenable à Ser-* » *torius et à Viriate; les vers en paraissent* » *aussi contraints que les sentimens.* L'objet » de Viriate dans cette scène est de détacher » Sertorius d'une république déchirée par les fac- » tions, de l'associer à son trône et d'assurer par » son union avec ce grand homme, son indé- » pendance et celle de ses états. Peu de scènes » ont un motif aussi grand, aussi noble, et » Corneille n'a jamais fait de vers plus mâles et » plus sublimes que ceux qu'il met dans la bouche » de Viriate. Voici un échantillon de l'ironie, de » la coquetterie prétendue de cette reine; voici » un exemple de ces sentimens, et de ces vers » *qui paraissent à Voltaire si contraints*: »

Je ne veux point d'amant, mais je veux un époux,
Mais je veux un héros qui par son hymenée,
Sache élever si haut le trône où je suis née,

Qu'il

Qu'il puisse de l'Espagne être l'heureux soutien,
Et laisser de vrais rois de mon sang et du sien.
Je le trouvais en vous etc...............
....

Et que m'importe à moi si Rome souffre ou non.
Quand j'aurai de ses maux effacé l'infamie,
J'en obtiendrai pour fruit le nom de son amie,
Je vous verrai consul m'en apporter les lois,
Et m'abaisser vous même au rang des autres rois.
Si vous m'aimez, seigneur, nos mers et nos montagnes
Doivent borner nos vœux, ainsi que nos Espagnes;
Nous pouvons nous y faire un assez beau destin
Sans chercher d'autre gloire au pied de l'Aventin,
Affranchissons le Tage et laissons faire au Tibre.
La liberté n'est rien quand tout le monde est libre.
Mais il est beau de l'être et voir tont l'univers
Soupirer sous le joug et gémir dans les fers.
Il est beau d'étaler cette prérogative
Aux yeux du Rhône esclave, et de Rome captive,
Et de voir envier aux peuples abattus,
Ce respect que le sort garde pour les vertus.

(18 ventose an 12.)

Celui qui n'aurait jamais lu le commentaire de Voltaire et qui voudrait bien croire M. Geoffroy, s'imaginerait que le commentateur n'a pas distingué ce passage et qu'il a confondu les beaux vers que M. Geoffroy vient de citer avec le reste de la scène, mais on sait au contraire l'éloge qu'il en fait. Voici ce qu'il dit lui-même en parlant de ces vers, à la note P: *voilà enfin des sen-*

timens dignes d'une reine et d'une ennemie de Rome, voilà des vers qui seraient dignes de l'entrevue de Pompée et de Sertorius avec un peu de correction. Si tout le rôle de Viriate était de cette force, la pièce serait au rang des chef-d'œuvres. M. Geoffroy s'est bien gardé de citer cette note : elle eût fait voir d'une maniere trop éclatante combien Voltaire savait admirer les beautés de Corneille ; il lui a paru beaucoup plus simple de la passer sous silence. On peut voir par-là la manière lâche et perfide dont il a présenté le commentaire. Tout lecteur peu instruit doit nécessairement tomber dans le piège. Voltaire commence par dire que les vers de la scène entre Sertorius et Viriate sont aussi contraints que les sentimens : les vers sublimes que citent M. Geoffroy font partie de cette scène, d'où l'on conclut que Voltaire a trouvé ces vers contraints. Cependant l'on ignore que cet auteur a dit, si le rôle de Viriate était de cette force : la pièce serait au rang des chefs-d'œuvres.

Mais pour justifier complètement Voltaire et confondre entièrement M. Geoffroy, qu'on me permette de citer quelques passages de cette scène dont le commentateur trouve avec tant de raison les vers aussi contraints que les sentimens :

VIRIATE.

On m'a dit qu'Aristie a manqué son projet,
Et que Pompée échappe à cet illustre objet.
Serait-il vrai, seigneur?

SERTORIUS.

Il est trop vrai madame;
Mais bien qu'il l'abandonne, *il l'adore dans l'ame*,
Et rompra, m'a-t-il dit, la trève dès demain,
S'il voit qu'elle s'apprête à me donner la main.

VIRIATE.

Vous vous allarmez peu d'une telle menace?

SERTORIUS.

Ce n'est pas en effet ce qui plus m'embarasse.
Mais vous, pour Perpenna, qu'avez-vous résolu?

VIRIATE.

D'obéir *sans remise* au pouvoir absolu,
Et si d'un offre en l'air votre âme encor frappée
Veut bien s'embarasser du rebut de Pompée,
Il ne tiendra *qu'à* vous *que* dès demain tous deux
De l'un et l'autre hymen nous assurions les nœuds;
Dût se rompre la trève et dût *la jalousie*
Jusqu'au dernier éclat pousser sa frénésie.

SERTORIUS.

Vous pourrez dès demain........

VIRIATE.

Dès ce même moment.
Ce n'est pas obéir qu'obéir lentement ;
Et quand l'obéissance a de l'exactitude,
Elle voit que sa gloire a de la promptitude.

Ces fautes ont révolté Voltaire aussi s'écrie-t-il : quels vers ! Quelles expressions, et de *petits écoliers* oseront me reprocher d'être trop sevère ! Il semblait prévoir dès-lors les reproches que des hommes *injustes et méprisables*, lui font aujourd'hui sur la sévérité de son commentaire.

CINNA, LES HORACES.

On ignorait, sans doute, jusqu'à présent, que les trois plus belles pièces de Corneille, fussent *Cinna*, *Polyeucte et Rodogune*. (8 avril 1806.) C'est du moins M. Geoffroy qui nous l'apprend. Comme je ne recherche en littérature que le beau et la vérité, et que je me fais une loi d'examiner les écrits de tous les auteurs avec la plus grande impartialité, il est naturel que je me trouve presque toujours en contradiction avec ce journaliste, et c'est ce qui m'arrive encore au sujet du jugement qu'il porte sur les chef-dœuvres de Corneille ; au lieu donc de dire avec lui que les trois plus belles tragédies de cet auteur, soient Cinna, Polyeucte et Rodogune, je prétends que ce sont Cinna, les Horaces et le Cid ; et je crois fort que je ne suis pas le seul de cet avis.

Je ne suis point surpris que le rédacteur du feuilleton du journal de l'Empire ait préféré Polyeucte à la pièce des Horaces ; un homme qui se voue généreusement à combattre pour le salut de sa patrie, et qui porte l'enthousiasme des vertus patriotiques jusqu'à punir sa propre sœur des imprécations qu'elle adresse à son pays, n'était point fait pour

exciter l'admiration de M. Geoffroy : de pareils sentimens ne peuvent s'allier avec la petitesse d'esprit qui caractérise ce journaliste. Un homme qui passe son tems à jouer sur les mots, et qui gagne sa vie à composer des libelles, est incapable d'avoir aucune idée grande ni élevée ; son imagination doit se ressentir de la bassesse de ses écrits.

Le rôle de Polyeucte a frappé M. Geoffroy parce que ce personnage est un être gigantesque. Le journaliste ressemble à ces gens de la populace qui ne peuvent trop s'extasier à la vue des contorsions ridicules et des sauts périlleux des baladins des boulevards, tandis que l'aplomb, la souplesse et les graces des danseurs de l'Opéra ne les touchent que foiblement. Je crois avoir déjà démontré suffisamment le peu d'intérêt qu'offre Polyeucte aux spectateurs un peu sensés. Ce n'est qu'à l'aide du charlatanisme et des grands mots que nous souffrons encore sur la scène un saint si turbulent.

D'ailleurs Pauline et Sévère sont des personnages si intéressans qu'ils font oublier ce forcené.

Je pénètre également la cause pour laquelle M. Geoffroy préfère la pièce de Rodogune à celle du Cid.

Cette dernière est une peinture touchante de l'amour et de la piété filiale, des sentimens si tendres doivent le toucher foiblement.

Zaïre, la pièce la plus attendrissante que nous

ayons au théâtre, le fait rire, quand tous ceux qui y assistent versent des larmes d'attendrissement.

Mademoiselle Duchesnois, cette actrice remplie d'âme, est le sujet de ses sarcasmes, tandis que mademoiselle Georges qui n'est qu'une belle statue, dont la voix est dure, et le débit est faux, excite son admiration.

J'ai déjà montré plusieurs contradictions frappantes qui se trouvent dans les feuilletons du journal de l'Empire. En voici une non moins grossière que les autres :

Voltaire prétend avec raison que l'intérêt change dans la pièce de Cinna. En effet, Cinna qui paraît d'abord le vengeur de la patrie en voulant attenter aux jours d'Auguste, qui nous est peint comme un tyran, devient lui-même un objet d'horreur pour le spectateur, lorsqu'on le voit se jetter aux genoux de son bienfaiteur pour le supplier de garder le trône afin de se servir de ce prétexte pour l'assassiner; et Auguste, au lieu d'être un tyran comme Cinna l'avait annoncé, ne paraît dans le reste de la pièce que comme le prince le plus débonnaire. Voici ce que dit Voltaire lui-même à ce sujet :

« L'observation la plus importante, c'est qu'ici
» l'intérêt change ; on détestait Auguste ; on
» s'intéressait à Cinna ; maintenant c'est Cinna

» qu'on hait ; c'est en faveur d'Auguste que le
» cœur se déclare. Lorsqu'on s'intéresse ainsi
» tour à tour pour les partis contraires, on ne
» s'intéresse en effet pour personne ».

Et dans une autre note : « Cinna, dit-il,
» embrasse les genoux d'Auguste et semble dés-
» honorer les belles choses qu'il a dites par une
» perfidie bien lâche qui l'avilit ; cette basse
» perfidie, même, semble contraire aux remords
» qu'il aura ».

M. Geoffroy prétend au contraire qu'*il n'y a pas de véritable changement d'intérêt dans la pièce*; qu'on est sans doute indigné quand on voit Cinna tomber aux genoux d'Auguste; que ce jeune romain est odieux, qu'il est atroce, mais qu'il n'est pas avili, que l'excès de son extravagance et de son aveuglement fait frémir ; mais qu'll ne le déshonore pas, qu'il n'est ni lâche, ni bas, ni vil, qu'il est fou, qu'*il est un fanatique de bonne foi et qu'il est par conséquent à plaindre*. (11 prairial an 11.)

Je réfuterais facilement ce qu'il dit pour prouver cette opinion, si lui-même n'avait pas d'abord avancé le contraire, car on sent qu'il pourrait me reprocher que je le contredis sur des choses pour lesquelles il est entièrement de mon avis ; et pour me confondre, il me dirait, voyez mon feuilleton du 13 floréal an 11, et particulièremen

ce passage : *il y a même dans Cinna une contradiction frappante ; les conspirateurs Émilie et Cinna ; qu'on nous présente d'abord comme des héros, sont ensuite éclipsés par la clémence d'Auguste et deviennent devant lui de bien petits personnages.* Voyez encore mon feuilleton du 22 fructidor an 11 ; j'y dis que *le caractère de Cinna me semble équivoque, que ce Cinna n'est pas aveugle*, QU'IL N'EST PAS FANATIQUE : *que c'est un docteur, un politique consommé, par conséquent, un tartufe qui couvre ses passions du masque de la démocratie et perd sciemment son pays pour plaire à sa maîtresse.*

On voit qu'on ne se réserve pas plus *adroitement* que le journaliste une porte de derrière.

Voltaire nous dit qu'il y a jusqu'à trois tragédies distinctes dans les Horaces ; la victoire d'Horace, la mort de camille, et le procès d'Horace. Il fait d'ailleurs de cette pièce le plus grand éloge, et loue Corneille avec une générosité et une franchise admirables.

M. Geoffroy dans son feuilleton du 17 ventose an 13. (les dates sont ici très-essentielles) prétend : « que les règles de cette pièce ne sont pas
» fausses ; qu'elles sont fondées sur la nature ;
» que ce sont les critiques qui sont vains et
» trompeurs ; parce qu'ils raisonnent d'après des

» passions et des préjugés. La tragédie d'Horace
» (dit-il) ne viole point les règles essentielles et
» fondamentales; et malgré l'apparence de dupli-
» cité, le grand principe d'unité s'y trouve ».

Il avait alors oublié que dans le feuilleton du 2 pluviose an 13, il nous avait dit: « que la tragédie
» des Horaces, attirait une foule prodigieuse,
» quoique cette pièce soit *une des moins régu-*
» *lière de Corneille* »; et que dans celui du 27 pluviose an 12, il avait prétendu, que quoique *la pièce ne fût pas régulière, que quoique les deux derniers actes ne répondissent pas aux premiers*, on la reverrait toujours avec plaisir.

Tous les auteurs dramatiques ont répété après Boileau, en parlant de l'amour:

> De cette passion la sensible peinture
> Est pour aller au cœur la route la plus sûre.

L'expérience confirme encore tous les jours l'excellence de ce principe. Ce n'est pas pourtant que je prétende qu'on doive en abuser, mais je dirai comme Voltaire « vouloir de l'amour dans
» toutes les tragédies me paraît un goût efféminé,
» l'en proscrire toujours est une mauvaise hu-
» meur bien déraisonnable ».

Il est certain que c'est l'amour qui fait naître en nous les sensations les plus vives et les plus

délicieuses, et cette passion est tellement dans les mœurs de notre nation qu'on ne pourrait plus la bannir de notre théâtre. Je ne puis donc qu'être fort étonné quand je lis dans M. Geoffroy : « au » reste, cet intérêt de l'amour s'affaiblit beaucoup » sur notre théâtre et les deux visites de Rodrigue » à Chimène ne sont pas les deux scènes qui font » le plus de plaisir aujourd'hui dans le Cid ». (17 ventose an 12.)

On voit que M. Geoffroy prend la parole au nom de tous les spectateurs et qu'il les fait parler à sa guise. Je dirai donc, également au nom de tous les spectateurs, que bien loin que l'intérêt de l'amour s'affaiblisse sur notre théâtre, il semble, au contraire, que cet intérêt augmente tous les jours et que les deux visites de Rodrigue à Chimène sont les deux scènes qui font le plus de plaisir aujourd'hui dans le Cid.

Et ce n'est pas un aussi grand mal qu'on pourrait le croire. Il est encore moins nuisible à la morale de représenter sur les théâtres l'égarement et les fureurs de l'amour que d'y voir briller ces catastrophes sanglantes et terribles de l'ambition et de la vengeance. L'amour excite les cœurs à la sensibilité ; l'ambition et la vengeance produisent l'effet contraire.

Le Cid, Zaïre et Phèdre sont des pièces moins immorales que Rodogune, la Mort de Pompée,

Polyeucte, Sertorius, Britannicus et Mahomet. Les amans troublent rarement le repos des empires et pourvu que rien ne s'oppose à leurs feux ils sauront être heureux sans sacrifier le bonheur de personne.

Il n'en est pas ainsi de l'ambitieux ou de celui qui veut assouvir sa vengeance. L'un et l'autre ne peuvent satisfaire leur passion que par des crimes. Voilà ce qui est véritablement contraire à la morale.

M. Geoffroy semble avoir pris l'amour en horreur ; il va jusqu'à vouloir nous persuader que Boileau n'a mis les deux vers sur l'amour, qui se trouvent dans son Art Poëtique, que par suite de son amitié pour Racine. Je doute cependant que Boileau se soit jamais avili jusqu'à mettre dans un ouvrage sérieux qu'il destinait à servir de base à la poétique française, des idées contraires aux siennes, et cela sous le vain prétexte de plaire à son ami. On conçoit facilement que M. Geoffroy, *par un intérêt quelconque*, écrive le contraire de ce qu'il pense, mais cela peut-il se supposer dans un homme comme Boileau qui avait une réputation colossale à conserver. On avouera qu'il est plus qu'étrange de voir M. Geoffroy outrager et avilir Boileau jusqu'au point de lui prêter ses petitesses et ses basses menées.

Mais ce qui prouve peut-être le plus contre

le bon gout de M.r Geoffroy, c'est que tout en méprisant l'amour proprement dit, il excuse non-seulement les fadeurs et les froides galanteries qui se trouvent dans Corneille; mais il va même jusqu'à en approuver plusieurs remarquables par leur ridicule. J'ai déjà cité ces deux vers:

> Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste,
> L'absence aux vrais amans est encor plus funeste.

dont il trouve la pensée héroïque et le sentiment *passioné*.

S'il était possible que M. Geoffroy dît une fois quelque chose de raisonnable, au lieu de nous dire que l'intérêt de l'amour s'affaiblit beaucoup sur notre théâtre, que ne nous a-t-il plutôt fait remarquer que c'était ces Romains transformés en Don-Quichottes qui nous paraissaient aujourd'hui ridicules et que c'est véritablement l'intérêt qu'ils inspiraient autrefois qui s'est beaucoup affaibli sur notre théâtre?

Cependant je suis plus que personne admirateur du génie de Corneille, mais on avouera que cet auteur est quelquefois bien faible et qu'il a des négligences impardonnables. Or je ne vois pas la nécessité de me déguiser ce qu'il peut avoir de mauvais. Pour l'avantage de l'art, dit Voltaire, admirons ses beautés, mais remarquons aussi ses défauts.

Je crois avoir fait connaître suffisamment la partialité qui distingue M. Geoffroy dans la critique qu'il fait des ouvrages de ce créateur de la tragédie française. Cet engouement qu'il montre pour Corneille ne pourrait qu'être préjudiciable à la réputation de cet illustre auteur, si quelque chose pouvait l'altérer. On a pu voir la manière mal-adroite dont il le loue et dont il excuse ses défauts. On ne doutera plus j'espère que ce qu'il y a de plus ridicule est ce qui fait l'objet de son admiration ; je crois en avoir cité assez d'exemples. L'opinion des lecteurs doit être fixée sur cette partie des critiques de M. Geoffroy.

ALZIRE.



La tragédie d'Alzire eût été mille fois plus belle encore qu'elle ne l'est, que M. Geoffroy l'aurait certainement décriée. Il y a dans cette pièce un Alvarès qui prêche la tolérance qui n'est point du tout de son goût ; en matière de religion il n'y a plus que des frenétiques comme Polyeucte qui puissent selon lui être canonisés. Au reste, il appelle cette philosophie qui n'enseigne que la paix et ne recommande que l'indulgence et l'humanité, un galimathias moral, (22 brumaire an 11.) Ainsi quand ce vertueux Alvarès dit à Gusman :

> Ecoutez-moi ; mon fils ; plus que vous je desire,
> Qu'ici la vérité fonde un nouvel empire,
> Que le ciel et l'Espagne y soient sans ennemis ;
> Mais les cœurs opprimés ne sont jamais soumis.
> J'en ai gagné plus d'un, je n'ai forcé personne,
> Et le vrai Dieu, mon fils, est le Dieu qui pardonne.

il prend cela pour du galimathias. Cet homme est-il assez acharné contre tout ce qui est vraiment beau.

M. Geoffroy n'aime pas les tragédies qui sont *véritablement* philosophiques, Alzire est de ce nombre, voilà pourquoi j'en fais le plus grand

cas, à la différence du journaliste. Il est toujours bien de mettre sur la scène des anti-fanatiques qui, tout en nous faisant aimer et respecter la religion comme étant le premier lien social, nous fassent connaître le danger d'un zèle outré, qui porte à la cruauté, des hommes qui pouvaient être naturellement bons, mais qui entraînés par leur imagination ne connaissent plus aucun frein, et qui, au nom de la religion, en violent sans remords les premières et les plus saintes lois. Or voici la véritable philosophie : c'est elle qui brille dans la tragédie d'Alzire, et qui fait que la raison et le cœur sont également satisfaits. M. Geoffroy ne veut point entendre cela, il lui faut des forcenés, de véritables crânes qui sachent en imposer, et qui, s'ils ne nous persuadent pas, nous tyrannisent. On dirait que pour ramener les hommes à des sentimens religieux, il voudrait rétablir les tribunaux de l'Inquisition, mais un pareil énergumène n'inspire heureusement aujourd'hui que le mépris, et chacun sait le cas qu'il doit faire du *galimathias immoral* de ce journaliste. Nous ne sommes plus dans ces tems où des rois faibles et superstitieux n'étaient que les instrumens de quelques moines féroces. Le gouvernement sous lequel nous vivons, en sentant le besoin de rétablir la religion et de lui prêter son appui, a pensé, avec raison, que ce serait la détourner du but qu'elle se propose,

pose, que de souffrir qu'elle
tyrannie; en conséquence,
ministres de la morale évang
le droit de représentation.
qu'ils fussent soumis à sa s
naît l'heureuse harmonie qu'c
trône et l'église et qui rend
pectables. Nous ne voyons pl
querelles qui troublaient, au
les excommunications n'eff
Les prêtres d'aujourd'hui so
tres, leur morale est douce
celle de Jésus-Christ.

Enfin, qui le croirait? I
religion est plus répandu en
jamais été. On ne voit pas
monde dans les temples q
plus de couvents, de moin
persécute du moins personn
pas par nous faire un enfer
forcer à gagner le paradi
Or, qui caractérise mieux
religion que cette indulg
d'opinion?

Aussi ne pouvons-nous
fonde sagesse de celui qui
pensant à la manière habi
tenir et protéger l'autel.

M. Geoffroy est entièrement opposé aux principes qui dirigent le gouvernement, et on doit le considérer comme un factieux et un perturbateur du repos public, lorsqu'on le voit se déchaîner avec fureur contre les ouvrages qui nous apprennent à aimer la religion et à en faire un bon usage. Dira-t-on, par exemple, que la tragédie d'Alzire ne soit pas de ce nombre ? Pourquoi cet homme vient-il donc s'écrier avec ironie que c'est celle des pièces de Voltaire où il a répandu avec le plus de profusion de l'esprit philosophique. Eh ! qu'importent les mots; si cet esprit philosophique est conforme à la saine morale, pourquoi le décrier ? Or nous voyons dans cette pièce ce que c'est que l'esprit philosophique, nous y voyons un véritable philosophe et par conséquent l'assemblage de toutes les vertus. Oh ! qu'il faut avoir l'âme basse et abjecte, pour ne pas admirer tant de sagesse ! Non, il n'a jamais été mis sur la scène un homme comme Alvarès. Quelle douceur, quelle charité, quelle indulgence, quelle véritable sensibilité, quelle onction dans ses moindres discours ! Qu'on me permette de citer ces vers :

Je consacre à mon Dieu, négligé trop long-tems,
De ma caducité les restes languissans.
Je ne veux qu'une grace ; elle me sera chère :
Je l'attends comme ami, je la demande en père,

Mon fils, remettez-moi ces esclaves obscurs,
Aujourd'hui par votre ordre arrêtés dans nos murs,
Songez que ce grand jour doit être un jour propice
Marqué par la clémence, et non par la justice.

Voilà pourtant le langage de cette philosophie que M. Geoffroy se plaît à persécuter.

Je crois avoir suffisamment justifié la morale de la tragédie d'Alzire; occupons-nous maintenant de réfuter les critiques, ou plutôt les injures de M. Geoffroy contre la pièce même.

Je dis injures, et voyez si j'ai tort.

« Il n'y a pas long-tems que Voltaire et ma-
» demoiselle Duchesnois avaient essuyé un échec
» assez considérable au théâtre français. On avait
» prodigieusement bâillé à la représentation d'Al-
» zire, et quoiqu'il fît alors assez chaud, le
» froid se fit sentir dans toute la salle : la
» pièce a paru *insipide* et l'actrice *traînante*;
» grands débats entre les partisans de Voltaire
» et de mademoiselle Duchesnois : les uns pré-
» tendaient que l'actrice avait glacé la pièce;
» les autres, que la pièce avait paralysé l'ac-
» trice. On a donné une seconde représentation
» pour vider le différend, et l'événement a
» prouvé que les deux partis avaient raison;
» Alzire n'a pas été trouvée plus intéressante,
» et l'actrice a eu le même succès qu'à la pre-
» mière représentation ». (3 germinal an 12.)

Que dit-on de ce style de pamphlet, et comment trouve-t-on ces mauvaises plaisanteries ? On peut remarquer que dans le passage que je viens de citer M. Geoffroy fait bâiller les spectateurs comme il les fait s'ennuyer aux deux visites de Rodrigue et de Chimène dans le Cid. Il ne dit point que ce soit lui seulement qui ait bâillé à la représentation d'Alzire, que la pièce lui ait paru insipide et l'actrice traînante; il veut que ce soit le public qui ait porté ce jugement. C'est une grosse finesse qui ne prend pas, car personne ne supposera jamais les Français assez dépourvus de goût et de sensibilité pour bâiller à la représentation d'Alzire, et pour que cette pièce leur paraisse *insipide*. Qant à mademoiselle Duchesnois, on sait assez que ses talens la mettent à couvert des sarcasmes de *M.* Geoffroy.

M. Geoffroy commence par nous dire que *l'on est dégouté des hémistiches lâches et prosaïques de Voltaire*. (3 germinal an 12.) Il s'indigne ensuite de ce que la tragédie d'Alzire ait pu réussir à Paris, au centre des lumières, mais, nous dit-il, *sa magie était dans son style*. (3 germinal an 12.)

De bonne foi, Messieurs les partisans de M. Geoffroy, avez-vous jamais rien lu qui soit de cette force ? Je ne vous demande qu'une grace, c'est d'entreprendre de justifier une pareille

ineptie. Mais je ne vous crois pas encore assez dépourvus de raison pour tenter une telle entreprise. Cette justification d'ailleurs serait beaucoup plus funeste à votre héros que votre silence. Il est des choses qui sont si honteuses par elles-mêmes, qu'on doit pour son honneur n'en jamais ouvrir la bouche. C'est, j'en suis sûr, le parti que vous prendrez aussi bien que M. Geoffroy lui-même.

Mais j'entre dans un examen plus sérieux de la critique de la tragédie d'Alzire : on va voir bien d'autres absurdités.

« Voltaire, dit le judicieux journaliste, s'est » tellement mépris, il savait si peu ce qu'il » voulait faire et ce qu'il faisait, que les sau- » vages dont il avait dessein de faire des modèles » de vertu, sont d'assez malhonnêtes gens, » tandis que les Espagnols qu'il croyait rendre » odieux, sont les plus honnêtes gens du monde. » Alzire épouse par faiblesse un homme qu'elle « n'aime pas; elle viole ensuite ses sermens par » l'intérêt qu'elle prend au plus mortel ennemi » de son mari; Zamore, qui doit la vie à la » générosité du gouverneur, veut lui enlever sa » femme, et parce qu'il ne peut en venir à bout, » il poignarde le mari; voilà ses vertus. Gus- » man, le scélérat de la pièce, est respectueux » envers son père; à sa prière, il met en liberté

» des aventuriers qu'il avait le droit de traiter en
» ennemis ; il souffre avec une patience héroïque
» les injures atroces que son rival lui dit devant
» sa femme ; il finit par lui céder cette femme
» et meurt comme un saint : il n'y a peut-
» être pas dans tout le théâtre français, un héros
» aussi débonnaire que ce farouche Gusman ».
(3 germinal an 12.)

Voltaire n'a jamais eu dans l'esprit de vouloir faire des sauvages des modèles de vertu. Il n'y avait que M. Geoffroy qui pût avoir une idée aussi ridicule et c'est pour cela qu'il la lui prête charitablement. Voltaire n'a voulu que peindre des sauvages et il a bien réussi. Alzire et Zamore ont la franchise qui convient à l'homme de la nature. Ce dernier, dont rien n'a changé les mœurs sauvages, à la différence d'Alzire qui a abandonné les faux Dieux, à la tyrannie en horreur et se fait une vertu de la vengeance. Or voici bien, je crois, qui lui donne un caractère distinctif et prononcé. Il n'y a rien dans cette pièce qui puisse faire appercevoir que Voltaire ait eu l'intention de faire de Zamore un homme vertueux comme nous l'entendons. Ce péruvien est toujours le même, il ne se dément pas un instant : en arrivant il parle de vengeance, il en parle sans cesse, et finit enfin par la satisfaire. Cependant, nous dit M. Geoffroy, ce Zamore si emporté, si vindicatif, s'écrie :

Mais au défaut du fer, nous avons des vertus.

Or, qu'est-ce que la vertu d'un homme qui veut enlever à un mari sa femme, et parce qu'elle ne veut pas le suivre, qui va assassiner le mari ? (3 germinal an 12.)

C'est une vertu sauvage et c'est au fond une justice. Quoi ! un roi se verra tout-à-coup renversé de son trône et chassé ignominieusement de sa patrie, un barbare exercera sur ses concitoyens les cruautés les plus inouies, détruira les temples de ses Dieux, lui enlèvera celle qu'il aime au moment où il allait recevoir sa foi, et quand cet infortuné, après avoir erré pendant des années entières, revient en fugitif dans les lieux qui le virent seul maître, qu'il y retrouve son amante unie à son bourreau, il ne pourra lui rappeler ses sermens, et il sera regardé comme criminel, parceque désespéré de perdre celle qu'il adore, il ira verser le sang de celui qui fit verser le sien et celui de tant d'innocentes victimes. Voltaire, comme on le voit, n'a donc pas plus fait de malhonnêtes gens des sauvages, qu'il n'a eu l'intention d'en faire des modèles de vertu ; mais il les a peint fidèlement : il ne leur a point donné cette vertu sublime qu'on ne trouve que chez les peuples civilisés : aussi Zamore dit à Gusman, qui vient de lui pardonner :

J'ai connu l'amitié, la constance, la foi,
Mais tant de grandeur d'âme est au-dessus de moi :
Tant de vertu m'accable et son charme m'attire.

Quel plus heureux contraste de la morale des sauvages avec celle des chrétiens !

Quant à Gusman que M. Geoffroy trouve si débonnaire, la générosité qu'il montre n'est due qu'à son respect pour son père, et c'est encore une beauté admirable. Les vertus d'Alvarès paraissent encore plus touchantes, lorsqu'on voit qu'elles adoucissent le farouche Gusman. Cette piété filiale fait espérer l'heureux changement qui termine la pièce, et l'on n'est point surpris quand on entend dire à Gusman :

Le ciel qui veut ma mort et qui l'a suspendue,
Mon père en ce moment m'amène à votre vue,
Mon âme fugitive et prête à me quitter,
S'arrête devant vous...... mais pour vous imiter.
Je meurs ; le voile tombe, un nouveau jour m'éclaire.
Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière.
J'ai fait, jusqu'au moment qui me plonge au cercueil,
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.
Le ciel venge la terre, il est juste et ma vie
Ne peut payer le sang dont ma main s'est rougie.
Le bonheur m'aveugla, la mort m'a détrompé :
Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.
J'étais maître en ces lieux, seul j'y commande encore,
Seul je puis faire grâce, et la fais à Zamore.
Vis, superbe ennemi, sois libre et te souvien,
Quel fut et le devoir et la mort d'un chrétien.

Ce n'est point par faiblesse qu'Alzire épouse Gusman. C'est par l'effort d'une vertu sublime. Qui ne serait attendri jusqu'aux larmes en l'entendant se reprocher ainsi son infidélité :

Mânes de mon amant, j'ai donc trahi ma foi!
C'en est fait et Gusman régne à jamais sur moi.
L'Océan, qui s'élève entre nos hémisphères,
A donc mis entre nous d'impuissantes barrières!
Je suis à lui, l'autel a donc reçu nos vœux,
Et déjà nos sermens sont écrits dans les cieux!
O toi! qui me poursuis, ombre chère et sanglante,
A mes sens désolés, ombre à jamais présente,
Cher amant, si mes pleurs, mon trouble, mes remords,
Peuvent percer ta tombe et passer chez les morts;
Si le pouvoir d'un Dieu fait survivre à sa cendre,
Cet esprit d'un héros, ce cœur fidèle et tendre;
Cette âme qui m'aima jusqu'au dernier soupir,
Pardonne à cet hymen où j'ai pu consentir.
Il fallait m'immoler aux volontés d'un père,
Au bien de mes sujets, dont je me sens la mère,
A tant de malheureux, aux larmes des vaincus,
Au soin de l'univers, hélas! où tu n'es plus.
Zamore, laisse en paix mon âme déchirée,
Suivre l'affreux devoir où les cieux m'ont livrée;
Souffre un joug imposé par la nécessité;
Permets ces nœuds cruels, il m'ont assez coûté.

Mais un reproche, peut-être plus bizarre encore que tous les autres, c'est de prétendre que cette même Alzire viole ses sermens par l'intérêt qu'elle prend au plus mortel ennemi de son mari,

comme si en épousant un homme, on devait épouser ses vengeances et ses cruautés. Lorsqu'Alzire arrache Zamore au supplice qui lui est préparé par Gusman, elle commet une bonne action et ne viole nullement ses sermens ; on pourrait seulement lui reprocher de s'abandonner un peu trop avec son amant : mais cette entrevue est si touchante par elle-même, l'idée de se séparer pour jamais de celui qu'elle adore, pour rester au pouvoir d'un époux qu'elle ne peut aimer, a quelque chose de si désespérant, qu'on lui pardonne sans peine ce moment de faiblesse, si même le cœur n'en est pas intérieurement satisfait. Pour moi, je suis toujours ému lorsque je l'entends répondre à Zamore qui lui propose de le suivre, mais en lui observant qu'il n'a plus de trône à lui offrir.

Ah! qu'était-il sans toi? Qu'ai-je aimé que toi-même?
Et qu'est-ce auprès de toi que ce vil univers?
Mon âme va te suivre au fond de tes déserts.
Je vais seule en ces lieux, où l'horreur me consume,
Languir dans les regrets, sécher dans l'amertume,
Mourir dans les remords d'avoir trahi ma foi,
D'être au pouvoir d'un autre et de brûler pour toi.
Pars, emporte avec toi, mon bonheur et ma vie;
Laisse-moi les horreurs du devoir qui me lie;
J'ai mon amant ensemble et ma gloire à sauver.
Tous deux me sont sacrés; je les veux conserver.

La tragédie d'Alzire est un des chef-d'œuvres

de Voltaire, malgré que l'invention soit d'une espèce assez neuve comme il le dit lui-même. Il fallait tout le talent de cet illustre auteur pour nous faire supporter dans une tragédie des sauvages de l'Amérique. Non-seulement on les trouve très-supportables, mais ils sont encore très-intéressans, ce qui justifie ce précepte de Boileau :

Il n'est point de serpent ni de monstre odieux,
Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.
D'un pinceau délicat, l'artifice agréable,
Du plus affreux objet, fait un objet aimable.

La magie de Voltaire ne consistait pas uniquement dans son style, mais dans son génie. Le rôle d'Alvarès est au-dessus de tout éloge. Quant à celui d'Alzire, il est admirablement tracé; l'auteur a su peindre avec son habileté ordinaire les mouvemens d'une femme combatue par l'amour et le devoir qui lui est imposé par une religion dont elle n'est pas encore entièrement pénétrée.

Mais le grand mérite de cette pièce est la pureté de sa morale. C'est le triomphe de la véritable religion. Ces vers seront cités éternellement :

Des Dieux que nous servons, connais la différence:
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre, et de te pardonner.

Que cette pensée est belle ! Celui qui l'avait conçue pouvait seul l'exprimer.

On conviendra qu'un littérateur qui reste insensible à tant de beautés est un être bien misérable et qu'on ne saurait trop mépriser ses réflexions en matière de goût et de sentiment.

ZAIRE.



Si M. Geoffroy trouve la tragédie d'Alzire une mauvaise pièce, par ce qu'on y prêche la tolérance, il trouve celle de Zaïre détestable par ce qu'on n'y parle que d'amour, ensorte que nos plus grands écrivains ont pour critique un homme dont la froideur égale l'immoralité.

Il nous dit au sujet de cette pièce de Zaïre :

« Voltaire s'est mis à son aise ; il donne à » son Orosmane toute la galanterie et la politesse » moderne ; c'est un petit-maître Musulman qui » n'a rien d'Asiatique, que le turban, la robe » et les pantoufles ». (7 messidor an XI.)

Cependant je ne crois pas qu'aucun petit-maître ait jamais parlé ainsi :

Je t'ai dit, chrétien, que je le veux :
J'honore ta vertu, mais cette humeur altière,
Se faisant estimer, commence à me déplaire ;
Sors, et que le soleil levé sur mes états,
Demain, près du Jourdain, ne te retrouve pas.

Mais pourrait dire M. Geoffroy, c'est principalement en parlant de Zaïre, ou en parlant à elle-même, qu'il fait le galant et le petit-maître : je citerais alors ces vers :

Hélas ! le crime veille et son horreur me suit.
A ce coupable excès porter sa hardiesse !
Tu ne connaissais pas mon cœur et ma tendresse,
Combien je t'adorais ! quels feux ! ah Corasmin !
Un seul de ses regards aurait fait mon destin !
Je ne puis être heureux, ni souffrir que par elle.
Prends pitié de ma rage. Oui, cours... ah ! la cruelle !
. . . .
Voilà les premiers pleurs qui coulent de mes yeux.
Tu vois mon sort, tu vois la honte où je me livre,
Mais ces pleurs sont cruels et la mort va les suivre :
Plains Zaïre, plains-moi, l'heure approche, ces pleurs,
Du sang qui va couler sont les avant-coureurs.

Rien n'est froid comme la galanterie, et cet Orosmane est d'une sensibilité qui pénètre. Or, ce n'est pas là, je crois, le défaut d'un petit maître. Quand M. Geoffroy nous dit qu'Orosmane n'a rien d'Asiatique que le turban, la robe et les pantoufles, il déraisonne comme à son ordinaire. Voltaire a voulu nous dépeindre un soudan amoureux, en nous représentant Orosmane ; et il a parfaitement réussi.

Le despotisme, la barbarie et la fierté qui caractérisent presque tous les sultans sont, il est vrai, tellement adoucis chez Orosmane par sa tendresse pour Zaïre, qu'il y a des momens dans la pièce où l'on ne s'imaginerait jamais que ce fût un turc qui parlât ainsi. Mais l'amour a fait subir plus d'une métamorphose ; le langage de cette

passion n'est en outre jamais déplacé dans la bouche d'aucun homme tant qu'il est vrai et naturel. Il n'y a que des hyperboles outrées et des discours compassés qui ne conviennent à aucun amant de quelque nation qu'il puisse être. Du reste le caractère que doit avoir Orosmane perce assez souvent malgré sa tendresse pour Zaïre, pour nous faire appercevoir que s'il n'est pas entièrement ce qu'il devrait-être, c'est par la seule raison qu'il est amoureux.

M. Geoffroy nous dit en parlant de Zaïre qu'elle a plus de liberté qu'on n'en accorde en Hollande aux jeunes filles qui cherchent un mari. (7 messidor an 11.)

Qu'on me permette de rapporter ce qui m'arriva au sujet de ce passage.

J'étais un jour dans une société où l'on me pria de lire le journal de l'Empire; c'était précisément celui du 7 messidor an 11. Après que j'eus fini la politique et les différentes nouvelles, chacun s'écria, et le feuilleton, le feuilleton; je me disposai à satisfaire la curiosité des personnes de la société, chacun s'empressa autour de moi, je commençai à lire. J'avais à peine achevé le passage que je viens de citer, que des éclats de rire immodérés partirent de tous côtés; *le petit-maître musulman*; *le turban*, *la robe et les pantoufles* avaient excité déjà

quelques risées, mais on n'y tint plus, quand on entendit cette comparaison de Zaïre à une jeune fille de Hollande qui cherche un mari; chacun s'écriait charmant! que d'esprit! quelles jolies plaisanteries.

A tous ces beaux discours j'étais comme une pierre,
Ou comme la statue est au Festin de Pierre.

Aussi me dit-on :

Qu'avez vous donc, Monsieur, que vous ne riez pas?

L'exemple des autres, loin de m'encourager à les imiter, me rendait encore plus sérieux : enfin, après que tous eurent fini de rire, j'achevai ma lecture, heureusement sans que personne l'interrompît de nouveau. Messieurs et Mesdames, dis-je ensuite, vous avez bien ri. Je vais actuellement, si vous le permettez, vous faire pleurer sur l'objet qui vous a tant diverti. Comme chacun me regardait sans rien dire, j'allai prendre la tragédie de Zaïre dans la bibliothèque, et je me mis à la lire. Je ne fus pas long-tems sans voir couler des larmes des yeux de quelques dames, les hommes firent un peu plus de façon; mais ils finirent aussi par se rendre: si bien qu'ils sanglotaient tellement tous, que j'étais obligé de m'arrêter de tems en tems, pour pouvoir me faire entendre.

La lecture de la tragédie finie, je leur fis sur

le

le caractère d'Orosmane, les observations que j'ai déjà faites.

Je leur fis remarquer ensuite combien était dénué de fondement le reproche que fesait M. Geoffroy à Voltaire sur la trop grande liberté accordée à Zaïre, puisqu'Orosmane a le dessein de l'épouser et qu'il lui dit :

Ne croyez pas non plus que mon honneur confie
La vertu d'une épouse à ces monstres d'Asie,
Du sérail des soudans gardes injurieux,
Et des plaisirs d'un maître esclaves odieux.
Je sais vous estimer autant que je vous aime,
Et sur votre vertu me fier à vous-même.
. . . .
Je veux bien l'avouer : je foule aux pieds pour elle,
Des rigueurs du sérail la contrainte cruelle.
J'ai méprisé ces loix dont l'âpre austérité
Fait d'une vertu triste une nécessité.

qu'il n'y avait donc rien à dire contre cette liberté qui lui était accordée par Orosmane qui en avait le pouvoir, et qui la lui avait donnée par un si juste motif. Car le caractère de Zaïre est, ce me semble, assez bien établi pour justifier cette conduite extraordinaire d'Orosmane. Enfin, je les fis revenir entièrement sur le compte de cette tragédie, et je me retirai satisfait d'avoir ramené à la raison, des personnes dont le jugement avait été égaré par les méchantes plaisanteries d'un bel esprit.

« Orosmane, dit M. Geoffroy, déclare qu'il » trouverait très-mauvais qu'on voulût l'effacer » en générosité; il se flatte que ses vertus, du » fond de la Syrie, vont se répandre dans toute » l'Europe; et que les Français le jugeront, mal- » gré son mahométisme, plus digne du trône de » Jérusalem qu'un héros chrétien tel que Lusi- » gnan: il n'y a que Monsieur de Crac qui puisse » être plus sage et plus modeste. » (7 messidor an 11.)

Il faut que je cite ces beaux vers pour en donner une véritable idée, car le journaliste comme on voit, les a entièrement défigurés.

. . . .

Chrétien, je suis content de ton noble courage,
Mais ton orgueuil ici se serait-il flatté
D'effacer Orosmane en générosité?
Reprends ta liberté, remportes tes richesses,
A l'or de ces rançons, joins mes justes largesses.
Au lieu de dix chrétiens que je dus t'accorder,
Je t'en veux donner cent, tu les peux demander.
Qu'ils aillent sur tes pas apprendre à ta patrie,
Qu'il est quelques vertus au fond de la Syrie;
Qu'ils jugent en partant qui méritait le mieux,
Des Français, ou de moi, l'empire de ces lieux.

Tout le monde sait, excepté M. Geoffroy, que les sultans ont beaucoup d'orgueil et de fierté. Loin donc de blâmer ce que dit Orosmane, on doit le regarder comme une suite naturelle de

son caractère national. Personne s'est-il jamais avisé de reprendre ces vers du beau rôle d'Acomat.

Ne tardons plus, marchons. Et s'il faut que je meure,
Mourons : moi, cher Osmin, comme un visir ; et toi,
Comme le favori d'un homme *tel que moi.*

Ce qui paraît tout-à-fait incompréhensible à M. Geoffroy, dans cette pièce de Zaïre, c'est qu'Orosmane, après avoir demandé qui portait la lettre, ne fasse seulement pas attention à la réponse de l'esclave qui lui apprend que le porteur est un de ces chrétiens nouvellement délivrés et qu'on l'a mis dans les fers ; il ne peut y avoir, dit-il, qu'un soudan de comédie qui ne fasse pas amener à l'instant le commissionnaire pour l'interroger. Il est impossible qu'un amant jaloux néglige ce moyen de s'éclaircir. (8 nivôse an 12.)

De s'éclaircir de quoi, car il ne sait encore rien ; que pourrait lui apprendre le messager, sinon que Nérestan lui a remis ce billet pour le porter à Zaïre. N'est-il pas bien plus naturel qu'Orosmane ouvre la lettre comme il le fait pour savoir ce qu'elle contient et qui l'a écrite : c'est même dans cet esprit que l'auteur a fait dire au confident :

Cette lettre, Seigneur,
Pourra vous éclaircir et calmer votre cœur.

Orosmane apprend par la lettre tout ce qu'il lui importe de savoir. Il voit que Nérestan donne un rendez-vous à Zaïre, ce qui lui paraît avec raison fort suspect, M. Geoffroy prétend au contraire, qu'Orosmane tient une lettre *anonyme* qui ne prouve rien, et qu'il ne peut recevoir de véritables lumières que du chrétien qui a fait le message. . . . .

Je soutiens que la lettre n'est point anonyme et qu'elle est signée Nérestan, quoiqu'Orosmane ne le dise pas positivement, mais ces vers qu'il dit après la lecture du billet.

C'est là ce Nérestan, ce héros plein d'honneur,

. . . .

Sitôt que ce chrétien chargé de mes bienfaits;
Nérestan paraîtra sous les murs du palais,
Ayez soin qu'à l'instant la garde le saisisse,
Qu'on prépare pour lui le plus honteux supplice,
Et que chargé de fers il me soit présenté.

. . . .

Zaïre; *Nérestan*, couple ingrat, couple affreux!

démontrent jusqu'à l'évidence qu'il est certain que c'est Nérestan qui a écrit ce billet, et il ne peut en être assuré qu'en admettant qu'il soit signé. . . . . . .

M. Geoffroy cherche à tourner en ridicule ce que dit Orosmane après avoir lu le billet.

Après la lecture, dit-il, il se retourne plus

mort que vif vers son confident, et lui dit d'un ton comique qui peut paraître niais :

Eh ! bien, cher Corasmin ; que dis-tu ?

(8 nivôse an 12.)

J'en appelle à tous ceux qui ont pu voir jouer le rôle d'Orosmane par un bon acteur : qu'elle violente sensation ont-ils du éprouver si ce vers était dit avec l'expression qu'il exige ? Les sentimens de douleur, de rage et de tendresse, concentrés dans le cœur d'Orosmane, devaient passer dans leur âme, en lui entendant dire ces seuls mots : il faut qu'un homme soit dénué de goût et de sensibilité pour ne pas sentir combien cette expression simple exprime de choses dans la situation où Orosmàne se trouve. En effet, après la lecture d'une pareille lettre, que peut-il dire ? le coup qu'il vient de recevoir l'a frappé trop rudement, il est confondu .... Cette question. Eh ! bien, cher Corasmin, que dis-tu, est plutôt une interrogation qu'il se fait à lui-même, car il s'embarrasse fort peu de ce que pense Corasmin de cette trahison et de ce que celui-ci pourra lui répondre ; il repasse alors dans son esprit toute l'horreur de sa situation.

Mais bientôt sa colère s'allume, et après quelque tems de silence, elle éclate de la manière la plus terrible, de la manière qui convient à Orosmane.

Cours chez elle à l'instant, va, vole, Corasmin.
Montre-lui cet écrit.... qu'elle tremble.... et soudain
De cent coups de poignard que l'infidelle meure.
Mais avant de frapper.... ah ! cher ami, demeure,
Demeure, il n'est pas tems. Je veux que ce chrétien
Devant elle amené.... non.... je ne veux plus rien....
Je me meurs.... je succombe à l'excès de ma rage.

Comment mieux peindre le trouble et l'égarement d'un amant qui se croit trahi ?

Que ces transitions, qui sont amenées avec tant d'art, sont pourtant naturelles ! Zaïre infidelle ne peut recevoir un châtiment trop terrible.

De cent coups de poignard que l'infidelle meure....

Cependant comment croire qu'une amante aussi tendre soit capable d'une telle trahison. Il faut suspendre sa vengeance, il faut s'expliquer:

Mais avant de frapper.... ah ! cher ami, demeure:
Demeure, il n'est pas tems. Je veux que ce chrétien
Devant elle amené....

Mais que ces explications sont cruelles et quelle en sera l'issue ? Zaïre criminelle ! quelle horrible supposition !..... quelle idée désespérante !...

Non.... je ne veux plus rien....
Je meurs.... je succombe à l'excès de ma rage.....

Ici le délire est à son comble. On ne peut rien

de plus fort et de plus passionné. Il n'y a qu'un M. Geoffroy au monde qui puisse ne pas admirer de telles beautés.

« Cet accès de frénésie, dit-il, est outré et sur-
» tout déplacé, lorsqu'il n'y a point encore d'autre
» preuve de l'infidélité de Zaïre qu'un billet ano-
» nyme dont le soudan s'embarrasse peu de con-
» naître l'auteur. Cependant, il vaudrait beaucoup
» mieux savoir de qui est la lettre, et si Zaïre en
» est complice, que de lui faire donner cent
» coups de poignard à la première vue. (8 nivose
» an 12.) »

Je crois avoir déjà dit que le billet n'était point anonyme et qu'on devait le supposer signé Nérestan, puisque Orosmane accuse ce chrétien d'une manière si positive, ce qu'il ne ferait point s'il n'avait que des soupçons. Tout ce que dit M. Geoffroy, en conséquence de ce billet qu'il suppose anonyme, n'a donc plus de fondement.

La fureur d'Orosmane n'est point déplacée. Le style de la lettre donne à supposer que Zaïre est d'intelligence avec Nérestan; ces seuls mots:

..... Chere Zaïre, il est tems de nous voir :

sont faits pour allarmer l'amant le moins soupçonneux. Orosmane dit très-bien dans le premier transport.

De cent coups de poignard que l'infidelle meure.

Mais Voltaire qui savait aussi bien ce qu'il fallait faire que M. Geoffroy, a pensé que cet accès de frénésie serait déplacé s'il durait plus longtems; c'est pour cela qu'il fait dire tout-à-coup à Orosmane :

Mais avant de frapper..... etc.

Rien n'est plus facile à tourner en ridicule que l'amour. Les pièces les plus tendres de Racine ne sont, pour un homme froid, que des singeries et des niaiseries dont il se moque. Je voudrais donc que celui qui, tel que M. Geoffroy, par exemple, se sentirait de l'éloignement pour cette passion, soit par suite de sa mauvaise humeur contre le sexe, soit par toute autre raison, se dispensât de parler d'amour. C'est un sentiment dont il ne peut comprendre le langage, et tous les amans (à moins qu'ils ne soient des Don Quichottes) sont pour lui des étrangers.

Qu'est-ce qu'un Orosmane pour le journaliste, sinon un soudan qui se prend de belle passion pour une petite fille qu'il finit par égorger parce qu'il la soupçonne de vouloir s'en aller avec un français, voilà quelque chose de bien intéressant? Je ne vois dans tout cela, nous dira-t-il, qu'une action *odieuse et méprisable*. Quoique M. Geoffroy ne sache pas les mathématiques, on peut lui appliquer ce que disait un mathématicien à une per-

sonne qui lui avait fait lire la tragédie d'Iphigénie; *cette pièce est tout ce que vous voudrez, mais elle ne prouve rien.*

C'est une chose assez comique que de voir l'embarras de M. Geoffroy dans la critique qu'il fait de la tragédie de Zaïre. Comme il aime beaucoup les saints, et que Zaïre est véritablement plus dévote qu'amante, ce qui n'est pourtant pas peu dire, il se voit quelquefois forcé d'en faire l'éloge, ainsi il nous dira : « Zaïre même n'intéresse plus, » parce qu'on ne sent pas assez la force des mo- » tifs auxquels cette jeune et belle esclave im- » mole les plus doux sentimens de son cœur. » Zaïre, *le chef-d'œuvre* du moins religieux des » poètes, est une *sainte* et une martyre, puis- » qu'elle est tuée en allant au baptême, puis- » qu'elle meurt tout à-la-fois victime de la piété » chrétienne et de la piété filiale. » (5 ventose an 11.) Cependant comme la pièce est de Voltaire, et que par conséquent elle ne peut rien valoir, il faut qu'il revienne sur l'éloge qu'il en a fait, aussi nous dit-il, « Zaïre n'est qu'une sotte, une dé- » vote embeguinée qui, dans un galimathias » moitié chrétien, moitié passionné, met ensemble » Dieu et le diable, l'amour et la religion. » (2 floréal an 11.) « Je ne crois pas que du tems » des croisades il y ait eu des chevaliers aussi dé- » naturés, aussi insensés, aussi fanatiques que

» Lusignan et Nérestan : leur injustice et leur bru-
» talité n'est pas assurément ce qu'il y a de plus
» pathétique et de plus intéressant dans la reli-
» gion chrétienne, *et la conversion de Zaïre*
» *n'est qu'une dérision du christianisme.* » (22 prairial an 11.)

Je ne dirai pas, comme M. Geoffroy, que la tragédie de Zaïre soit le *chef-d'œuvre* de Voltaire, mais plutôt un de ses chef-d'œuvres ; au surplus, cette pièce n'est pas sans défaut : le deuxième acte est froid, quoiqu'il soit aussi bien écrit que tout le reste.

On voit que l'auteur n'a eu en vue que le dénouement lorsqu'il fait baptiser Zaïre la nuit dans le sérail ; car, sans s'exposer au danger de faire pénétrer ainsi secrètement des étrangers dans le lieu le plus gardé du palais, Zaïre pouvait se faire baptiser par Fatime dans son appartement.

Le caractère de Zaïre est beau, il l'est même trop pour pouvoir être dans la nature. Comment croire qu'une femme qui n'a aucune idée de la religion catholique, au moment de partager le trône de celui qu'elle adore et dont elle est également adorée, se détermine, non seulement à rejeter toutes les grandeurs qui l'attendent, mais ce qui est bien plus affreux pour elle, à renoncer au cœur de cet Orosmane qui l'aime si tendrement, et cela pour embrasser une religion dont elle ne

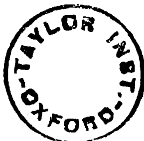
sait encore que le nom; comment supposer dans une jeune fille, esclave depuis son enfance, le courage et la fermeté nécessaires pour remplir un si douloureux sacrifice. Voilà le défaut capital de la pièce. Cependant, on doit observer que Zaïre ne sacrifie pas uniquement son amour à la religion. L'idée d'un père expirant qui lui demande à ses derniers momens de se faire chrétienne, entre pour beaucoup dans la résolution qu'elle prend.

Non, je ne serai point indigne de mon frère,
De mes aïeux, de moi, de mon malheureux père.

Si l'on en excepte ces défauts, la pièce est d'une grande beauté; d'ailleurs, comme l'observe fort bien Longin, les productions d'un grand génie, même avec plusieurs fautes et plusieurs inadvertances, sont préférables aux ouvrages d'un esprit inférieur, qui sont scrupuleusement exacts et conformes aux règles.

Le style de cette pièce est presqu'aussi pur que celui de Racine. Quant à l'amour, il est exprimé avec autant de délicatesse que de force et de chaleur, et remarquez que ce sont les expressions les plus simples qui servent à rendre les sentimens les plus passionnés.

Mais Orosmane m'aime et j'ai tout oublié.
Je ne vois qu'Orosmane, et mon âme enivrée



Se remplit du bonheur de s'en voir adorée.

. . . .

Je ne te parle point du sceptre qu'il me donne,
Non, la reconnaissance est un faible retour,
Un tribut offensant, trop peu fait pour l'amour:
Mon cœur aime Orosmane et non son diadême,
Chère Fatime en lui, je n'aime que lui-même.

Voilà la vraie sensibilité ; tout cela part du cœur, on ne dit rien de plus tendre et de plus décent; ce ne sont point de ces comparaisons ridicules et exagérées, de ces froids complimens et de ces propos grossiers comme on en a fait dire à tant d'amans. La passion qui anime les personnages de cette pièce présente l'image du plus parfait bonheur. Comment imaginer une félicité plus grande que celle de Zaïre et d'Orosmane, en supposant un instant que rien n'eût traversé leurs feux. On ne doit pas faire un crime à Voltaire de ce qu'il a suivi la marche ordinaire des auteurs, en nous représentant les faiblesses de l'amour, qui sont, comme je l'ai déjà dit, moins dangereuses à suivre que la plupart des autres passions tragiques.

SÉMIRAMIS.



Monsieur Geoffroy ne pardonne point à Voltaire d'avoir fait paraitre un fantôme dans sa tragédie de Sémiramis. Depuis, dit-il, que les histoires de spectres et de revenans sont reléguées parmi les contes des vielles, de tels moyens sont absolument interdits aux poëtes tragiques. (2 floréal an 11.)

Je suis d'autant plus étonné de voir que M. Geoffroy ait l'air de mépriser les contes des vieilles, qu'il en fait ordinairement le plus grand cas, qu'il sait très-fort y ajouter foi, et qu'enfin il en compose lui-même de tems à autres.

Mais le spectre de Sémiramis n'est pas selon lui de la bonne espèce. Le merveilleux de cette tragédie n'est que risible. Les miracles, nous dit-il, sont ridicules sur la scène, à moins qu'ils ne soient *historiques* et ne tiennent à la tradition, *comme l'ombre de Samuël, comme la conversion de Pauline dans Polyeucte.* (2 floréal an 11.)

Voilà pour M. Geoffroy des histoires vraisemblables et pour lesquelles on doit avoir le plus grand respect. Qui pourrait douter en effet que Samuël n'ait pas apparu à quelques-uns de ses

amis, et que Pauline par le secours de la grâce, ne se soit convertie en entendant le recit de la mort de son mari? Qu'est-ce que l'ombre de *Ninus* à côté de cela? Est-il permis d'ailleurs, de croire que Dieu ait voulu accorder ainsi à un impie, le droit de reparaître sur la terre?

Je n'ai pas besoin, sans doute, de dire que l'ombre de Samuël est aussi fabuleuse que celle de Ninus. Cependant ce spectre que Voltaire a fait paraître dans Sémiramis est d'un grand effet. L'événement est si horrible, si épouvantable qu'il doit pour ainsi dire contraindre Ninus à sortir du tombeau, et cela est si vrai que l'apparition de son ombre semble une chose naturelle. Sémiramis, complice de l'assassin de son époux, lui choisit pour successeur son propre fils! De pareils forfaits doivent révolter la nature entière, et les plus étonnans miracles ne sont dans de pareils instans que des événemens ordinaires. D'ailleurs, en se reportant au tems où le fait s'est passé, l'illusion est complette. On se voit dans la cour de Sémiramis. On voit le tombeau de Ninus, le grand prêtre inspiré des Dieux; on est dans le pays des merveilles.

M. Geoffroy porte au dernier point l'injustice, lorsqu'il veut nous faire accroire que Voltaire tenait beaucoup à l'étalage théâtral. A l'exception de Sémiramis, dans laquelle il y a un peu de

pompe, aucune de ses pièces n'exige de spectacle. Il était bien éloigné de croire que le succès d'une pièce dépendait d'un machiniste, lui même disait que six beaux vers valaient mieux sur la scène qu'un régiment de cavalerie, et que ce vain appareil théâtral n'avait pour but que de faire rire les garçons perruquiers qui sont dans le parterre.

Il écrivait à Lekain au sujet du spectacle proposé pour sa tragédie de Tancrède: « Je me » flatte que vous n'êtes pas de l'avis de mademoi- » selle Clairon qui demande un échaffaud, cela » n'est bon qu'à la grève.... la potence et les » valets de bourreaux ne doivent par déshonorer » la scène à Paris...... mademoiselle Clairon, » n'a certainement pas besoin de cet indigne se- » cours pour toucher et attendrir tous les cœurs. »

Mais pourquoi M. Geoffroy qui a le goût si délicat, a-t-il donc peur de reprocher à Corneille les enchantemens de Médée, cependant les tours de force de cette magicienne appartiennent beaucoup plus au mélodrame qu'à la tragédie. Sémiramis est par elle-même une belle pièce, le peu de spectacle qu'il y a n'ajoute rien à l'intérêt; il ne sert qu'à rendre plus sensible ce qu'on y dit. On ne distingue que quelques beaux passages dans Médée. Mais l'acharnement de ce journaliste, contre Voltaire est

surprenant. Il va jusqu'à lui faire un crime de ce qu'il s'occupait des moyens de faire construire un mausolée pour sa tragédie de Sémiramis. *Qui croirait, dit-il, qu'un philosophe tel que Voltaire, employait plus de tems à songer aux acteurs, aux habits, aux machines, qu'à composer la pièce. Cependant, il en agissait ainsi, parce qu'il était philosophe.*

Belle conclusion et digne de l'exorde !

Il faut avouer que pour un journaliste comme M. Geoffroy, c'est s'arrêter sur de bien petites choses, mais rien de ce qui peut nuire n'est à dédaigner pour la méchanceté. Au reste ce reproche de M. Geoffroy ne nuit nullement à Voltaire, et parce que cet auteur a écrit au comte d'Argental, quelques lettres dans lesquelles il parle, en badinant, de l'habillement à donner à l'ombre de Ninus, on n'en conclura pas avec le journaliste, qu'il passait plus de tems à songer aux acteurs, aux habits, aux machines, qu'à composer la pièce ; mais on dira comme lui-même, à ceux qui lui font un crime de s'en être occupé pendant quelques minutes, pourquoi, faut-il que Ninus soit enterré comme un gredin... ?

Personne ne savait encore que la harangue de Sémiramis aux États-Généraux, fût une harangue de collége, pleine de galimathias et d'enflure. (18 prairial an 11.)

C'est

C'est du moins ce que prétend le faiseur de pamphlets. Laharpe, véritable critique, pense un peu différemment, puisqu'il nous dit que depuis Athalie on n'a ponit vu sur la scène, d'action si auguste que celle des Etats-Généraux, ni entendu de si beaux vers que ceux de la harangue de Sémiramis.

Lequel des deux faut-il croire? M. Geoffroy ne laisse pas que de dire de fort jolies plaisanteries à ce sujet: « Les bords de la Garonne, nous dit-il, n'ont jamais entendu d'hyperboles aussi fortes que celles dont la reine régale les Babyloniens: à l'entendre, la *terre* a été quinze ans *occupée de sa gloire;* quoique veuve elle a *un cœur altier long-tems indomptable*, et ce cœur *indomptable* au commencement de la harangue n'est plus qu'indompté vers la fin, et va cesser d'être l'un et l'autre; elle veut se marier *pour éterniser l'ouvrage des grandeurs de son règne*: il lui faut *un héros digne de sa main qui a rangé sous ses lois vingt peuples de l'aurore.* Enfin on ne voit pas bien comment cette femme, qui pourrait être grand'-mère, puisque celui qu'elle épouse est son fils, ne prend cependant ce jeune mari que pour *l'intérêt de l'état et le bien du monde.* Il n'est que trop évident qu'elle le prend pour elle, et pour son propre intérêt. Quel bien peut faire au monde l'union de cette amazone, qui a déjà conquis vingt peuples de l'aurore, avec un guerrier déjà fameux

par de grands exploits contre les Scythes? Il est clair que ce couple de conquérans va s'emparer de toute la terre et les peuples du monde devraient crier comme les grenouilles aux noces du soleil: si un seul brûle nos marais que sera-ce s'il fait des enfans?» (18 prairial an 11.)

Tout cela est fort divertissant et fort burlesque, c'est dommage que ce soit dépourvu de raison.

Voyons maintenant ce que dit Laharpe pour justifier la haute idée qu'il veut nous donner de la harangue de Sémiramis: il ne fait que la citer.

Si la terre, quinze ans, de ma gloire occupée,
Révéra dans ma main le sceptre avec l'épée,
Dans cette même main qu'un usage jaloux,
Destinait au fuseau sous les loix d'un époux;
Si j'ai, de mes sujets surpassant l'espérance,
De cet empire heureux porté le poids immense,
Je vais le partager pour le mieux maintenir,
Pour étendre sa gloire aux siècles à venir;
Pour obéir aux Dieux, dont l'ordre irrévocable
Fléchit ce cœur altier, si long-tems indomptable.
Ils m'ont ôté mon fils: puissent-ils m'en donner
Qui, dignes de me suivre et de vous gouverner,
Marchant dans les sentiers que fraya mon courage,
Des grandeurs de mon règne éternisent l'ouvrage!
J'ai pu choisir, sans doute, entre des souverains;
Mais ceux dont les états entourent mes confins,
Ou sont mes ennemis, ou sont mes tributaires.

Mon sceptre n'est point fait pour leurs mains étrangères,
Et mes premiers sujets sont plus grands à mes yeux,
Que tous ces rois vaincus par moi-même ou par eux.
Bélus naquit sujet: s'il eut ce diadême,
Il le dût à ce peuple, il le dût à lui-même.
J'ai, par les mêmes droits, le sceptre que je tiens.
Maîtresse d'un état plus vaste que les siens,
J'ai rangé sous vos loix vingt peuples de l'aurore,
Qu'au siècle de Bélus on ignorait encore.
Tout ce qu'il entreprit, je le sus achever.
Ce qui fonde un état le peut seul conserver.
Il vous faut un héros digne d'un tel empire,
Digne de tels sujets, et, si j'ose le dire,
Digne de cette main qui va le couronner,
Et du cœur indompté que je vais lui donner.
J'ai consulté les loix, les maîtres du tonnère,
L'intérêt de l'état, l'intérêt de la terre;
Je fais le bien du monde en nommant mon époux.
Adorez le héros qui va régner sur vous;
Voyez revivre en lui les princes de ma race.
Ce héros, cet époux, ce monarque est Arzace.

Sémiramis est assez célèbre dans l'histoire pour qu'on puisse lui faire dire sans hyperbole que la terre a été quinze ans occupée de sa gloire. Je ne crois pas qu'il soit besoin de faire observer que cette réflection: *quoique veuve, elle a un cœur altier long-tems indomptable et ce cœur indomptable au commencement de la harangue n'est plus qu'indompté vers la fin, et va cesser d'être l'un et l'autre*, est d'une

minutie qui tourne tout à l'avantage de Voltaire, en ce qu'elle dénote que le journaliste désespéré de ne pouvoir relever de grandes fautes s'attache du moins à faire appercevoir les plus légères. Quoique M. Geoffroy nous dise malicieusement *elle veut se marier pour éterniser l'ouvrage des grandeurs de son règne ;* j'avoue que ma perspicacité ne va pas jusqu'à comprendre ce qu'il peut y avoir à reprendre dans cette pensée, ni dans la manière dont elle est exprimée.

Je conçois encore moins pourquoi une reine, et sur-tout une reine comme Sémiramis, ne peut pas dire qu'il lui faut un héros digne de sa main, mais je conçois très-bien au contraire que M. Geoffroy lise sans attention et fasse à chaque instant les bévues les plus grossières ; qu'après il lui faut un héros digne de sa main, il ajoute, par exemple, qui a rangé sous ses loix vingt peuples de l'Aurore, ce qui donne nécessairement à entendre qu'Arzace, qui est le héros dont on veut parler, a rangé sous ses loix vingt peuples de l'Aurore, tandis que c'est Sémiramis, puisqu'elle dit :

J'ai rangé sous vos loix vingt peuples de l'Aurore,
Qu'au siècle de Bélus on ignorait encore.

Dut-on m'accuser d'avoir peu de pénétration, je dirai que je ne vois pas encore pourquoi il est si évident que Sémiramis ne prend que pour elle

et pour son propre intérêt Arzace pour époux, par la raison qu'elle pourrait être grand'mère. Cette conséquence est de toute fausseté., d'ailleurs une reine telle que Sémiramis doit être crue sur sa parole et l'on doit la supposer exempte de tout intérêt particulier dans une action aussi auguste, enfin, il est clair qu'elle fait le bien du monde en nommant un époux : elle partage par ce moyen le poids immense de son empire qui n'en sera que mieux gouverné, et peut-être les Dieux lui donneront-ils un fils, or, le sang de Sémiramis ne peut qu'être précieux à ses sujets.

J'en suis fâché pour la charmante plaisanterie de M. Geoffroy, mais je prétends qu'il n'est pas clair que ce couple de conquérans aille s'emparer de toute la terre, par conséquent les peuples du monde ne devraient pas crier comme les grenouilles aux nôces du soleil : si un seul brûle nos marais, que sera-ce s'il fait des enfans? Sémiramis choisit bien un conquérant pour époux, mais ce n'est point pour s'emparer de toute la terre, c'est uniquement pour l'aider à partager le poids de sa couronne, et dans l'espoir de donner de dignes successeurs au trône d'Assyrie.

Si les plaisanteries sont toujours déplacées dans des ouvrages de critique, elles le sont encore bien plus lorsqu'elles roulent sur des observations fausses et de pitoyables raisonnemens, comme ceux

que je viens de citer, et cependant la presque totalité des feuilletons de M. Geoffroy est écrite dans ce genre. On n'y voit que de mauvaises plaisanteries qui n'ont que le mérite de faire rire, mais, qui lorsqu'on les décompose laissent voir l'esprit d'erreur et de vertige de leur auteur. Voici ce que dit le judicieux Addisson en parlant de ces hommes caustiques.

« Un vrai critique, *s'arrête plutôt sur les* » *beautés que sur les défauts* : il songe à découvrir » le mérite caché d'un écrivain, et *à communiquer* » *au public les choses qui méritent de l'estime.* » Les termes les plus choisis, et les plus beaux » traits d'un auteur, sont ceux-mêmes qui fort » souvent paraissent hazardés, et ce sont presque » toujours ces endroits *qu'un critique fâcheux* » *et superficiel* attaque avec le plus d'aigreur. » Cicéron observe qu'il est fort aisé de censurer » ou de relever ce qu'il appelle *verbum ardens*, » ou, comme on pourrait le rendre en français, » une expression hardie, et qu'il est facile de » tourner en ridicule par une froide et maligne » critique : *un petit esprit est également capable* » *de condamner une beauté et de faire grand* » *bruit sur une légère faute.* Quoique ce procédé » excite naturellement l'indignation d'un » lecteur judicieux, *il ne laisse pas de faire* » *impression sur l'esprit du public qui ne*

» *manque jamais de croire que tout ce qui*
» *est tourné en ridicule, avec quelqu'esprit,*
» *est absurde.*

» De semblables plaisanteries montrent pres-
» que toujours *le peu de jugement de celui qui*
» *les fait, pour indisposer le lecteur, plutôt*
» *que pour l'instruire; aussi exposent-elles*
» *souvent à la risée, un bel endroit*, comme
» un mauvais. *Un caustique reprend tout ce qui*
» *lui donne occasion d'exercer son talent fa-*
» *vori;* et fort souvent il censure un passage,
» *non pas parce qu'il est défectueux, mais*
» *parce qu'il lui fournit un bon mot.* De-là je
» conclus que la raillerie sied très-mal dans un
» ouvrage de critique où les plus grands maî-
» tres anciens et modernes, ont toujours pris
» un ton sérieux et instructif ».

» Comme je me propose dans le discours
» suivant de montrer les défauts du Paradis Perdu
» de Milton, j'ai jugé à propos de faire ces re-
» marques préliminaires, afin que le lecteur sente
» ce qu'il m'en coûte pour entrer dans une telle
» discussion; aussi je me contenterai de marquer
» les fautes, *sans chercher à les envenimer par*
» *le ridicule.*

» Je finirai mon discours par une histoire tirée
» de Boccalini; elle nous montre l'opinion que

» cet auteur judicieux avait de ces sortes de cen-
» seurs.

» Un fameux critique, dit-il, ayant ramassé
» toutes les fautes d'un poëte célèbre, en fit pré-
» sent à Apollon : ce Dieu le reçut gracieusement,
» et résolut de récompenser l'auteur d'une façon
» convenable, pour la peine qu'il avait prise.
» Dans cette vue, il mit devant lui un monceau
» de bled qui n'était point vanné ; il lui ordonna
» ensuite de séparer la paille d'avec le bled et de
» la mettre à part : le critique se mit à travailler
» avec beaucoup d'industrie et de plaisir, et après
» qu'il eût fait la séparation, Apollon lui présenta
» la paille pour sa peine ».

Tout le monde conviendra de la justesse et de la solidité de ces réflexions qui me paraissent ne pouvoir pas mieux être appliquées qu'à M. Geoffroy.

Ce libelliste va jusqu'à nous dire que la tragédie de Sémiramis est une tragédie de boulevards, une pièce ennuyeuse et fatiguante, sans mouvement, sans intérêt, enfin un ouvrage très-médiocre. (2 floréal an 11.)

Je conviens que cette pièce ne tient pas le premier rang parmi les tragédies de Voltaire. L'exposition en est beaucoup trop longue, le dénouement qui est très-compliqué, est amené par des moyens forcés qui appartiennent plutôt à la

comédie qu'à la tragédie ; cet Assur que l'on croit avoir été assassiné par Ninias, et qui paraît tout-à-coup sans avoir même descendu dans le tombeau, ne cause qu'une surprise tout-à-fait déplacée dans un moment aussi terrible, enfin le meurtre de Sémiramis est la suite d'un quiproquo toujours très-peu convenable dans une tragédie.

Mais cette pièce a des beautés remarquables et des scènes de la plus grande force : je ne connais pas de plus beaux vers que ceux-ci que dit Arzace à Mitrane dans la première scène du premier acte.

Je ne sais en ces lieux quels seront mes destins,
Aux plaines d'Arbazan, quelques succès peut-être,
Quelques travaux heureux, m'ont assez fait connaître ;
Et quand Sémiramis, aux rives de l'Oxus,
Vint imposer des loix à cent peuples vaincus,
Elle laissa tomber de son char de victoire,
Sur mon front jeune encore, un rayon de sa gloire.

La scène où Sémiramis reconnaît son fils dans celui qui doit être son époux, vaut à elle seule une bonne tragédie. Les mouvemens secrets que la nature lui fait éprouver en revoyant son fils, sont rendus par ces vers avec une vérité qui n'appartient qu'à l'homme de génie.

Quels transports ! quels discours ! Qui moi, que je vous fuie?
Éclaircissez ce trouble insuportable, affreux ;
Qui passe dans mon âme et fait deux malheureux.

Les traits du désespoir sont sur votre visage,
De moment en moment vous glaçez mon courage,
Et vos yeux allarmés me causent plus d'effroi,
Que le ciel et les morts soulevés contre moi;
Je tremble en vous offrant ce sacré diadême;
Ma bouche en frémissant prononce: je vous aime;
D'un pouvoir inconnu l'invincible ascendant
M'entraîne ici vers vous, m'en repousse à l'instant,
Et par un sentiment que je ne puis comprendre,
Mêle une horreur affreuse à l'amour le plus tendre.

Malgré que le dénouement soit loin d'être parfait, le moment de la mort de Sémiramis est on ne peut plus touchant; cette femme coupable inspire le plus tendre intérêt lorsqu'elle dit à son fils, dont elle vient de recevoir le coup mortel.

. . . . Mon fils, n'achève pas:
Je te pardonne tout, si pour grâce dernière,
Une si chère main ferme au moins ma paupière.
Viens, je te le demande au nom du même sang
Qui t'a donné la vie et qui sort de mon flanc.
Ton cœur n'a pas sur moi conduit ta main cruelle.
Quand Ninus expira, j'étais plus criminelle.
J'en suis assez punie....... Il est donc des forfaits
Que le courroux des Dieux ne pardonne jamais!
Ninias, Azéma, que votre hymen efface
L'opprobre dont mon crime a souillé votre race;
D'une mère expirante approchez-vous tous deux,
Donnez-moi votre main; vivez, régnez heureux,
Cet espoir me console..... Il mêle quelque joie

Aux horreurs de la mort où mon âme est en proie.
Je la sens....... elle vient....... Songe à Sémiramis,
Ne hais point sa mémoire : ô mon fils ! mon cher fils,
C'en est fait ....

M. Geoffroy a lu de pareils vers et ils né l'ont point touché !

Mais si ce journaliste est resté insensible aux beautés qui se trouvent dans la tragédie de Sémiramis, cette même pièce lui a du moins fait naître des réflexions très-judicieuses. On sait que Voltaire dédia Sémiramis au cardinal Quirini. Il lui rappelle dans cette dédicace les progrès que le théâtre avait fait en Italie depuis le règne du grand Léon ; voici comme il s'exprime lui-même à ce sujet : « C'est sous le grand Léon x, » que le théâtre grec renaquit. La Sophonisbe du » célèbre prélat Trisino, nonce du pape, est la » première tragédie régulière que l'Europe ait » vue, comme la Cassandra du cardinal Bibiena » avait été auparavant la première comédie. »

Belle occupation, en vérité, pour des *nonces*, des *cardinaux* et des *évêques*, de faire des tragédies et des comédies (nous dit M. Geoffroy), le grand Léon x, eût été bien plus grand s'il eût donné plus d'attention à l'église latine qu'au théâtre grec : ce Léon x, qui fit renaître le théâtre athénien en Italie, vit périr la religion romaine dans le Nord.

Il est permis à des prélats d'être poëtes, leur

devoir est du moins d'épurer la poésie, en la rappelant à son origine sacrée. Ce sont des *hymnes et des cantiques* qui doivent exercer leur muse religieuse. Je pense comme M. Geoffroy.

J'observerai seulement que ces réflexions auraient pu ne pas se borner aux nonces, aux cardinaux et aux évêques, seulement, qu'elles méritaient encore d'être étendues aux prêtres, dont les devoirs sont aussi sacrés. Si donc M. Geoffroy n'eût pas eu des *raisons particulières* pour s'en tenir à ce qu'il nous a dit il aurait pu ajouter que des prêtres ont de nos jours donné l'exemple de désordres encore plus grands, puisqu'on en voit qui n'ont pas honte de faire un examen sérieux des défauts des acteurs et des actrices, de parler de ces dernières avec une liberté choquante pour les oreilles même de nos petits-maîtres de coulisse et enfin de prostituer leur plume à des ouvrages de théâtre qui sont aussi détestables que sont admirables les chef-d'œuvres contre lesquels ils composent des libelles et des pamphlets de toute espèce.

TANCRÈDE.

Il n'est personne qui ne convienne de la faiblesse du style de la tragédie de Tancrède. M. Geoffroy et de cet avis, non parce qu'il est le plus généralement reçu des hommes de lettres, mais parce qu'il lui donne matière à relever les fautes de Voltaire. Au reste, ont doit observer que nos meilleures tragédies modernes, *même celle de la Mort de Caton*, sont encore bien éloignées du style de Tancrède, qui n'est lâche et faible, que lorsqu'on le compare aux premières productions du même auteur; enfin, quand on considère que Voltaire avait soixante-quatre ans, lorsqu'il composa cette pièce, on ne peut trop admirer son inépuisable fécondité. Ce fut, comme le dit Laharpe, la dernière époque de sa force tragique, mais quelle empreinte il en a laissée dans cet ouvrage! La seule marque d'affaiblissement qu'on y remarque est dans le style, non pas assurément dans les morceaux passionnés et dans l'expression des sentimens! Jamais l'auteur ne fut plus éloquent dans cette partie. C'est encore Voltaire tout entier quand la situation le porte et l'anime.

Tel faible que soit le style de Tancrède, je ne dirai pas comme M. Geoffroy, que les discours des

chevaliers Syracusains *ne valent pas*, *pour les figures de rhétorique*, *et pour l'effet du débit*, ceux que nous avons entendus à Paris, dans les clubs. (30 messidor an 12.)

M. Geoffroy est le seul qui puissse penser de pareilles choses, et qui soit assez insolent pour les écrire.

Au reste, Tancrède est, de toutes les pièces de Votaire, celle contre laquelle il se déchaîne le plus.

« Il n'y a peut être pas, au théâtre (nous dit-il), » une fille aussi folle qu'Aménaïde : il est vrai » qu'elle a voyagé; elle a vu la cour de Bysance, » et l'on sait que les voyages forment l'esprit d'une » jeune fille. Non seulement elle est *pédante* et » raisonneuse, comme toutes les héroïnes de Vol- » taire (1), mais c'est *une tricoteuse de Robes- » pierre*, qui veut soulever le peuple contre le sénat, » et faire une révolution afin d'épouser son amant : » c'est aussi une amazone, une guerrière; elle a » les principes d'un démagogue et l'âme d'un gre- » nadier. Telles étaient les princesses que Voltaire » imaginait à soixante ans.

» Elle tient le langage d'une dévergondée, et » cependant ce n'est rien encore, elle adore un

(1) C'est-à-dire que Mérope est une pédante et une raisonneuse.

» héros intrépide, et veut l'être comme lui. Ainsi, » au mépris des lois, des ordres de son père, au » risque de perdre la vie sur un échafaud, elle » écrit à Tancrède de venir l'épouser et régner » dans la république de Syracuse, comme si cela » était aussi aisé à faire qu'à écrire. La lettre est » interceptée ; on croit quel est pour Solamir, » parce qu'elle est sans adresse : Aménaïde est » condamnée à mort. Tancrède la délivre en com» battant pour elle, mais en même tems, il la » méprise comme une infidelle qui l'a trahi pour » Solamir. L'orgueilleuse créature ne daigne pas » se justifier ; les très-justes soupçons de Tancrède, » sont pour elle une offense.

Mais comme Tancrède lui a sauvé la vie, et » qu'elle ne veut rien lui devoir, elle calcule, très» judicieusement, qu'en lui rendant le même ser» vice sur le champ de bataille, en combattant » auprès de lui, pour détourner les coups de l'en» nemi, elle aura payé sa dette et qu'ils seront » quitte à quitte.

» Ce n'est pas pour le théâtre, c'est pour les » petites maisons qu'un pareil *galimathias* est » fait. Que cette frénésie du sot orgueil, est petite » et ridicule ! Qu'on s'intéresse peu pour une furie » pour une fille enragée de vanité, irritée qu'on » la soupçonne, quand elle est entre les mains du » bourreau, condamnée à mort sur sa propre écri-

» ture, et coupable, de l'aveu même de son père!
» Il n'y a pas d'exemple d'un tel délire.

» Aménaïde n'en veut point démordre : elle va
» au milieu des soldats, courir après Tancrède ;
» son père court après elle, et a bien de la peine
» à ramener cette folle, qu'il aurait fallu lier dans
» sa chambre, s'il y avait eu de bonnes lois dans
» la république de Syracuse. Revenue à la maison,
» elle insulte le peuple, le sénat, sa patrie, son
» père, tout l'univers. (30 messidor an 12.)

J'ai ri, moi-même, en lisant toutes ces mauvaises plaisanteries, rien n'est d'un effet plus sûr et plus comique, que cette manière de tourner en ridicule les événemens terribles, les discours attendrissans ; aussi M. Geoffroy n'oublie-t-il jamais de se servir de ce moyen, qui ne manque pas de faire impression sur l'esprit du public, toujours disposé à croire absurde ce qui est tourné en ridicule avec quelqu'esprit.

Quand M. Geoffroy nous dit en riant, « il est
» vrai qu'elle a voyagé (Aménaïde), et l'on sait
» que les voyages forment l'esprit d'une jeune
» fille. » Il était loin de s'imaginer que cette plaisanterie fut la véritable excuse du caractère énergique d'Aménaïde. Les mœurs chevaleresques de la cour de Bysance ont nécessairement dû lui donner un courage et une fierté inconnus aux femmes de la république de Syracuse. Elle-même dit:

Je sais que dans les cours mon sexe plus flatté,
Dans votre république a moins de liberté.
A Byzance on le sert ; ici, la loi plus dure,
Veut de l'obéissance et défend le murmure.
. . . .
J'ai vu la mort de près et je l'ai vue horrible.

Argire dit aussi en faisant allusion aux femmes de la cour de Byzance :

Ce n'est point en ces lieux comme en d'autres climats,
Où le sexe élevé loin d'une triste gêne,
Marche avec les héros, et s'en distingue à peine.

Quant à la révolution qu'elle veut faire pour épouser son amant, cette conduite généralement très-criminelle ne peut être regardée ainsi à son égard. C'est son amour pour Tancrède qui l'aveugle au point de lui faire croire que les Syracusains ne pourront bien être gouvernés que par lui. Ceci est parfaitement dans le caractère des femmes, en qui l'amour de la patrie est un sentiment très-faible et qui sacrifieraient le monde entier à l'objet de leur passion. Elle n'a donc point les principes d'un démagogue, ni l'âme d'un grenadier.

Non : l'amour à mon sexe inspire le courage ;
C'est à moi de hâter ce fortuné retour ;
Et s'il est des dangers que ma crainte envisage,
Ces dangers me sont chers, ils naissent de l'amour.
. . . .
Aujourd'hui je ne vois qu'un sénat ombrageux,

Toujours en défiance, et toujours orageux,
Qui lui-même se craint et que le peuple abhorre.
Je ne sais si mon cœur est trop plein de ses feux;
Trop de prévention peut-être me possède;
Mais je ne puis souffrir ce qui n'est pas Tancrède;
La foule des humains n'existe pas pour moi;
Son nom seul en ces lieux dissipe mon effroi,
Et tous ses ennemis irritent ma colère.

Ce langage est celui d'une femme extrêmement passionnée et non pas *d'une tricoteuse de Robespierre*. (J'observe, en passant, que cette charmante épithète est tirée des halles;) Aménaïde, comme on voit, ne respire que l'amour, tous ses autres sentimens lui sont subordonnés. On ne souffre point au théâtre des amans froids et réservés. Voltaire n'a pas voulu qu'on lui fît ce reproche au sujet de Tancrède. Il a varié ses personnages: après nous avoir montré dans Zaïre, une amante dont la douceur et la modestie égalent la tendresse, et nous avoir attendri sur le sort de cette jeune et belle esclave, il a fait paraître dans Tancrède une femme d'un caractère mâle et prononcé dont la passion ne connait aucune borne, qui se fait gloire d'aimer un héros et se met au-dessus des préjugés ordinaires de son sexe. Ce caractère est dans la nature, quoiqu'il ne soit pas commun. Il suffit qu'il soit bien rendu pour nous intéresser. Il est généralement reçu au théâtre que l'amour excuse les fautes et même

les crimes. On pardonne d'autant plus facilement à Aménaïde celles qu'elle peut commettre, que l'objet de sa passion est l'assemblage de toutes les qualités et qu'il est malheureux. Tancrède, un guerrier plein de franchise et d'honneur, un amant tendre et délicat, dont les biens viennent d'être confisqués, qui se trouve proscrit et calomnié, n'a d'autre appui et d'autre consolation que l'amour d'Aménaïde. On ne doit donc pas être surpris que celle-ci cherche à lui faire oublier ses malheurs, en lui donnant les marques les plus vives de sa tendresse. La passion des amans croit souvent en raison des maux qu'ils éprouvent. D'ailleurs Aménaïde est mariée secrettement à Tancrède.

Souviens-toi que ma mère
Nous unit l'un et l'autre à ses derniers momens;
Que Tancrède est à moi; qu'aucune loi contraire
Ne peut rien sur nos vœux et sur nos sentimens.

Elle ajoute :

J'étais loin de penser que le sort qui m'obsède
Me gardât pour époux l'oppresseur de Tancrède;
Et que j'aurais pour dot l'exécrable présent
Des biens qu'un ravisseur arrache à mon amant,
Il faut l'instruire au moins d'une telle injustice,
Qu'il apprenne de moi sa perte et mon supplice,
Qu'il hâte son retour et défende ses droits.
Pour venger un héros, je fais ce que je dois.
Ah! si je le pouvais, j'en ferais d'avantage.

J'aime, je crains un père et respecte son âge;
Mais je voudrais armer nos peuples soulevés
Contre cet Orbassan qui nous a captivés.
D'un brave chevalier sa conduite est indigne.
Intéressé, cruel, il prétend à l'honneur!
Il croit d'un peuple libre être le protecteur!
Il ordonne ma honte et mon père la signe!
Et je dois la subir, et je dois me livrer
Au maître impérieux qui pense m'honorer!
Hélas! dans Syracuse on hait la tyrannie;
Mais la plus exécrable et la plus impunie
Est celle qui commande et la haine et l'amour,
Et qui veut nous forcer de changer en un jour.

Tous ces motifs me paraissent assez puissans pour justifier la conduite d'Aménaïde.

« Qu'on s'intéresse peu (nous dit M. Geoffroy) » pour une furie, pour une fille enragée de va- » nité, irritée qu'on la soupçonne, etc. »

Aménaïde n'est au contraire, jamais plus intéressante que lorsqu'on la voit s'indigner que Tancrède puisse la soupçonner d'infidélité. Elle nous montre par là, la grandeur et la vérité des sentimens qui l'animent pour lui.

Il devait me connaître,
Il devait respecter un cœur tel que le mien;
Il devait présumer qu'il était impossible
Que jamais je trahisse un si noble lien.
Ce cœur est aussi fier que son bras invincible;
Ce cœur était en tout aussi grand que le sien.

Voilà le sublime de la passion, et l'élan d'une ame fière et généreuse. Cependant Aménaïde serait peu intéresssante si, comme le prétend M. Geoffroy, elle avait plus d'orgueil que d'amour, mais à travers l'indignation qu'elle fait paraître, on apperçoit facilement sa tendresse pour Tancrède.

Moins soupçonneux, sans doute, et sur-tout plus sensible,
Je renonce à Tancrède, au reste des mortels;
Ils sont faux ou méchans, ils sont faibles, cruels,
Ou trompeurs, ou trompés; et *ma douleur profonde,*
En oubliant Tancrède, oubliera tout le monde.

Enfin, quoique M. Geoffroy nous dise qu'elle ne daigne pas se justifier, il n'en est pas moins vrai qu'elle dit à son père.

Le vainqueur d'Orbassan n'a sauvé que ma vie;
Venez, que votre voix parle *et me justifie.*

Argire lui répond qu'il va trouver Tancrède au milieu des combats pour lui apprendre l'innocence de sa fille. Aménaïde a tellement envie de se justifier elle-même, qu'elle dit à son père, je vole sur vos pas, mais celui-ci la retient. Pour me servir des mêmes expressions que M. Geoffroy, je dirai qu'elle n'en veut point démordre, et qu'elle va au milieu des soldats, courrir après son amant; or, c'est autant pour se justifier, que pour combattre à ses côtés, le desir qu'elle a fait paraître de protester de son

innocence, répond assez qu'en revoyant Tancrède, elle commencera par sa justification; mais son père la ramène sans qu'elle ait pu parler à Tancrède.

Aménaïde est-elle donc enragée de vanité lorsqu'elle revoit Tancrède porté par ses soldats, qu'elle court à lui, se jette à ses pieds et dit ces vers, les plus attendrissans qu'il y ait au théâtre.

Tancrède, cher amant, trop cruel et trop tendre,
Dans nos derniers instans, hélas! peux-tu m'entendre?
Tes yeux appesantis peuvent-ils me revoir?
Hélas! reconnais-moi, connais mon désespoir.
Dans le même tombeau souffre au moins ton épouse;
C'est là le seul honneur dont mon ame est jalouse.
Ce nom sacré m'est dû; tu me l'avais promis;
Ne sois point plus cruel que tous nos ennemis.
Honore d'un regard ton épouse fidèle...
(*Il la regarde*)
C'est donc là le dernier que tu jettes sur elle!...
De ton cœur généreux son cœur est-il hai?
Peux-tu me soupçonner?

TANCREDE, *se soulevant un peu.*
Ah! vous m'avez trahi!

AMÉNAÏDE.
Qui! moi? Tancrède!

Argire apprend enfin à Tancrède que la lettre qu'on avait cru pour Solamir, était pour lui. Aménaïde reprend.

Ce n'est donc, juste dieu, que dans cette heure affreuse,
Ce n'est qu'en le perdant que j'ai pu lui parler!

Ce qui est vrai; elle n'a vu Tancrède que deux fois, et toujours avec les chevaliers Syracusains. Il est du plus grand intérêt qu'ils ignorent que Tancrède est dans Syracuse, puisqu'il vient d'être proscrit par eux.

Tout ceci démontre suffisamment qu'elle a beaucoup plus d'amour que d'orgueil, et que par conséquent M. Geoffroy se trompe en cela comme en tant d'autres choses.

Le journaliste nous dit, au sujet de Tancrède qui veut mourir parce que sa maitresse lui est infidelle; mourir pour une infidelle est une sottise: mourir pour ne pas survivre à l'objet qu'on aime, est le comble du courage et de la générosité. (27 vendémiaire an 11.) C'est une nouvelle erreur; il est beaucoup plus dans la nature de l'amour de s'affliger d'une infidélité que de tout autre événement. Un amant qui aime passionnément préférera la mort de sa maitresse à la moindre trahison de sa part. Il peut se mêler quelques consolations à la douleur de perdre l'objet de sa tendresse; rien ne peut calmer le désespoir d'un amant trahi. Le souvenir de ses plaisirs passés est pour lui le plus affreux supplice.

Je ne vois donc pas que Tancrède soit un fou de se faire tuer dans les combats parce qu'il croit Aménaïde infidelle. (30 messidor an 12.) Cet ac-

tion, loin d'être en contradiction avec sa passion ; s'accorde parfaitement avec ses sentimens amoureux, puisqu'encore une fois rien n'est plus à redouter pour les amans que l'indifférence et le parjure.

MAHOMET.



MONSIEUR Geoffroy conclut de ce que nous avons éprouvé les horreurs du fanatisme républicain, que Voltaire ne devait pas représenter les cruautés du fanatisme religieux. N'a-t-on pas vu, nous dit-il, sortir de la fange de l'impiété, des monstres plus horribles encore que ceux qu'une fausse dévotion avait produits? Ce tableau des horreurs du fanatisme ne peut donc avoir aucun but utile; son unique effet est d'avilir la religion au yeux du public. (9 pluviose an 11.) Cette conséquence est de toute fausseté, et quand bien même il serait vrai, comme le dit M. Geoffroy, que le fanatisme républicain ait surpassé en atrocités le fanatisme religieux, je ne vois pas par quelle raison le tableau des horreurs de ce dernier fanatisme serait inutile. Ne faut-il donc représenter que les crimes les plus horribles? Je conçois moins encore comment son unique effet est d'avilir la religion aux yeux du public. M. Geoffroy ne sera-t-il donc jamais convaincu de cette vérité; que rien n'est plus contraire à la religion que la cruauté, l'intolérance et la superstition. Par une conséquence opposée à celle du journaliste, je dirai donc que des ouvrages tels que celui de Mahomet en-

noblissent la religion, en dégageant sa morale d'erreurs qui peuvent lui être si nuisibles, en la faisant paraître ce qu'elle n'est pas.

M. Geoffroy nous dit en parlant de la tragédie elle-même que rien n'est plus froid et plus lugubre. (29 messidor an 11.)

Assurément le pathétique de Mahomet n'est pas le même que celui du Cid; mais il n'en est pas moins touchant. Je ne sais donc pas où M. Geoffroy peut avoir pris que cette pièce fût froide. Ce qui est froid ne fait éprouver aucune émotion; cependant je suis assuré qu'il n'est personne au monde, sans en excepter M. Geoffroy lui-même, dont l'âme ne soit déchirée à l'aspect de Séïde qui vient d'assassiner son père, et qui, déchiré de remords, dit en pleurant :

Ah! Si tu l'avais vu le poignard dans le sein,
S'attendrir à l'aspect de son lâche assassin:
Je fuyais. Croirais-tu que sa voix affaiblie,
Pour m'appeler encor a ranimé sa vie?
Il retirait ce fer de ses flancs malheureux,
Hélas! il m'observait d'un regard douloureux.
Cher Séïde, a-t-il dit, infortuné Séïde;
Cette voix, ce regard, ce poignard homicide,
Ce vieillard attendri, tout sanglant à mes pieds,
Poursuivent devant toi mes regards effrayés.
Qu'avons nous fait?.........

Si l'on veut des situations moins violentes on

les trouve dans la scène intéressante de Zopire et de Palmire. Je ne connais rien de plus tendre et de plus affectueux que cette prière de Palmire:

Seigneur, depuis deux mois sous vos loix prisonnière,
Je dus à mes destins pardonner ma misère :
Vos généreuses mains s'empressent d'effacer
Les larmes que le ciel me condamne à verser.
Par vous, par vos bienfaits, à parler enhardie,
C'est de vous que j'attends le bonheur de ma vie.
Aux vœux de Mahomet j'ose ajouter les miens.
Il vous a demandé de briser mes liens;
Puissiez-vous l'écouter et puissai-je lui dire,
Qu'après le ciel et lui je dois tout à Zopire!

Ces vers ont la grâce, et la douceur de ceux de Racine.

La scène sublime de Mahomet et de Zopire offre encore une situation à la fois forte et touchante: le prophète, après avoir appris à Zopire que ses enfans qu'il croyait perdus, respirent, et qu'ils sont sous sa puissance, veut l'engager par l'espoir de les revoir, à l'aider à le servir, en se joignant à lui pour tromper le peuple.

Voici la réponse de Zopire :

Mahomet, je suis père, et je porte un cœur tendre.
Après quinze ans d'ennuis, retrouver mes enfans;
Les revoir et mourir dans leurs embrassemens,
C'est le premier des biens pour mon âme attendrie :
Mais s'il faut à ton culte asservir ma patrie,
Ou de ma propre main les immoler tous deux,
Connais-moi, Mahomet, mon choix n'est pas douteux.

Cette fermeté donne à la tendresse paternelle de Zopire le plus grand intérêt. Tout autre père à qui l'on aurait fait la même proposition que celle de Mahomet n'eût pas balancé un seul instant à l'accepter, et dès-lors, ce n'eût plus été qu'une rencontre, touchante il est vrai, mais qui n'aurait produit qu'une impression passagère ; celle que fait éprouver la résignation cruelle de Zopire est au contraire vive et profonde.

Et M. Geoffroy prétend qu'une pièce dans laquelle se trouve de pareils morceaux et de pareils vers est froide !

La tragédie de Mahomet, nous dit-il encore est une atrocité basse et dégoutante. (29 messidor an 11.)

Je ne vois rien de bas dans l'action de Séïde. M. Geoffroy ne se sert jamais du mot propre. Ce jeunehomme, né avec de la vertu, est séduit par son fanatisme et se rend coupable, sans le savoir, d'un parricide, dans l'idée de servir Dieu. Il y a une infinité de tragédies qui nous offrent de plus grandes atrocités. Rodogune renferme ce me semble une complication d'horreurs bien plus affreuses que Mahomet. Cléopâtre se rend coupable d'assassinat et de parricide avec un épouvantable sang-froid. Elle n'est conduite que par des motifs d'ambi-

tion et de vengeance. Séïde est aveuglé par la suspertition, et se croit chargé de venger les droits du ciel. Il est plus à plaindre que criminel. Mahomet est le seul coupable. Cependant je ne dirai point avec M. Geoffroy qu'il n'est qu'un scélérat *petit et mesquin*, qui *s'amuse* à séduire un jeune imbécile, par la crainte de Dieu et par l'appât d'une fille, pour se procurer le *régal* de faire tuer un père par son fils : que ces horreurs *inutiles*, méditées et calculées froidement par un vil coquin, sont de la plus malheureuse invention. (29 messidor an 11.)

Il s'agit bien moins d'examiner les moyens qu'emploie Mahomet pour satisfaire sa veugeance et son ambition, que de savoir si cette vengeance et cette ambition sont fondées. Il est vrai que le prophète séduit un jeune imbécille, par la crainte de Dieu et par l'appât d'une fille, pour parvenir au but qu'il se propose, mais il ne l'est pas également que se soit un *amusement* pour lui : s'il en était ainsi, la pièce ne serait pas supportable. On ne souffre le crime sur le théâtre que lorsque celui qui le commet y a un intérêt quelconque. L'action de Mahomet, toute horrible qu'elle soit, ne lui en est pas moins utile, et ce n'est point du tout pour se procurer le *régal* de faire tuer un père par son fils, qu'il engage Séïde à l'assassinat de Zopire. Ces horreurs peuvent être méditées et cal-

culées froidement, mais elles ne sont point *inutiles*. C'est ce que je vais m'attacher à démontrer.

Zopire dit en parlant de Mahomet :

Dans le cours de la guerre un funeste destin
Le priva de son fils que fit périr ma main ;
Mon bras perça le fils, ma voix bannit le père,
Ma haine est inflexible, *ainsi que sa colère ;*
Pour rentrer dans la Mecque il doit m'exterminer.

Voici les motifs de la haine de Mahomet contre Zopire bien établis.

Examinons maintenant si l'intérêt de son ambition doit l'armer contre ce même Zopire.

Mahomet a tellement lieu de craindre que le parti de Zopire ne renverse le sien, que tout triomphant qu'il soit, il lui envoie proposer la paix par son premier lieutenant.

Le prophète d'un Dieu, par pitié pour ton âge,
Pour ses malheurs passés, surtout pour ton courage,
Te présente une main qui pouvait t'écraser,
Et j'apporte la paix qu'il daigne proposer.

Zopire non-seulement la refuse, mais il se déclare ouvertement l'ennemi de Mahomet. Il répond à Omar qui lui dit qu'il va se présenter au Sénat.

Je t'y suis : nous verrons qui l'on doit écouter ;
Je défendrai mes droits, mes Dieux et ma patrie ;
Viens-y, contre ma voix prêter ta voix impie

Au Dieu persécuteur, effroi du genre humain,
Qu'un fourbe ose annoncer les armes à la main.

(*à Phanor.*)

Toi, viens m'aider, Phanor, à repousser un traître,
Le souffrir parmi nous, et l'épargner c'est l'être,
Renversons ses desseins, confondons son orgueil,
Préparons son supplice; ou creusons mon cercueil.
Je vais, si le sénat m'écoute et me seconde,
Délivrer d'un tyran ma patrie et le monde.

Plus de doute que Mahomet n'ait un grand intérêt à perdre un ennemi pour lui si dangereux, qui est schérif de la Mecque, qui a encore un assez bon nombre de partisans, et qui est dans l'intention aussi formelle de s'opposer à ses desseins ambitieux. On pourrait même dire que Zopire est tellement inexorable qu'il force en quelque sorte Mahomet à chercher les moyens de lui ôter la vie.

Mais pourquoi, nous dit M. Geoffroy, charge-t-il Séïde d'un aussi horrible emploi? La réponse est facile à faire : je la trouve encore dans la tragédie même.

Le prophète aime Palmire et Séïde est son rival. Mahomet dit à Omar.

L'amour seul me console; il est ma récompense,
L'objet de mes travaux, l'idole que j'encense,
Le Dieu de Mahomet, et *cette passion*
Est égale aux fureurs de mon ambition,
Je préfère en secret Palmire à mes épouses;
Conçois-tu bien l'excès de mes fureurs jalouses;

Quand Palmire à mes pieds, par un aveu fatal,
Insulte à Mahomet, et lui donne un rival?

OMAR.

Et tu n'es pas vengé?

MAHOMET.

Juge si je dois l'être.
Pour le mieux détester, apprends à le connaître.
De mes deux ennemis apprends tous les forfaits:
Tous deux sont nés ici du tyran que je hais.

OMAR.

Quoi! Zopire........

MAHOMET.

Est leur père.

En se servant de Séide, Mahomet se venge à la fois des deux, puisqu'il doit, lorsque la mort de Zopire sera reconnue, accuser Séide de parricide devant tout le peuple.

Par les vers qui suivent Omar explique assez longuement les motifs pour lesquels on doit le préférer pour commettre ce crime.

...... C'est l'instrument d'un pareil homicide.
Otage de Zopire il peut seul aujourd'hui
L'aborder en secret et te venger de lui,
Tes autres favoris, zélés avec prudence,
Pour s'exposer à tout ont trop d'expérience;
Ils sont tous dans cet âge où la maturité
Fait tomber le bandeau de la crédulité,
Il faut un cœur plus simple, aveugle avec courage,

Un

Un esprit amoureux de son propre esclavage.
La jeunesse est le tems de ces illusions;
Séïde est tout en proie aux superstitions;
C'est un lion docile à la voix qui le guide.

Enfin Séïde est le seul qui puisse servir les horribles desseins de Mahomet.

O M A R.

Le seul Séïde ici te peut servir, sans doute;
Il voit souvent Zopire, il lui parle, il l'écoute.
Tu vois cette retraite, et cet obscur détour,
Qui peut de ton palais conduire à son séjour.
La; cette nuit Zopire à ses Dieux fantastiques
Offre un encens frivole et des vœux chimériques.
Là; Séïde, enivré du zèle de ta loi,
Va l'immoler au Dieu qui lui parle par toi.

. . . .

Lui seul était formé pour remplir ton dessein
Palmire à te servir excite encor sa main.
L'amour, le fanatisme, aveuglent sa jeunesse;
Il sera furieux par excès de faiblesse.

Il me semble qu'après une pareille réfutation, personne ne pourra dire avec M. Geffroy, que Mahomet soit un scélérat *petit* et *mesquin*. Je crois avoir prouvé très-clairement que les crimes dont il se noircit, sont amenés par des circonstances impérieuses pour sa haine et son ambition, puisqu'il s'agit de venger la mort de

son fils, en perdant celui qui en fut l'auteur, et qui par son courage et sa fermeté, peut non-seulement abaisser son triomphe, mais le faire conduire à l'échaffaud, car la puissance de Mahomet est encore tellement chancelante, qu'il dit à Omar.

. . . . Il faut que dans une heure
On nous traîne au supplice ; ou que Zopire meure.
S'il meurt c'en est assez. Tout ce peuple éperdu
Adorera mon Dieu qui m'aura défendu.

Ici se termine, non pas ce qu'il pourrait y avoir à dire sur les feuilletons de M. Geoffroy, mais ce que je me suis proposé d'écrire.

Qu'on me permette seulement de faire observer à mes lecteurs que si les feuilletons du journaliste contiennent quelques réflexions judicieuses, elles sont tirées des ouvrages de critique de Laharpe, de Palissot et *de Voltaire lui-même.* J'en pourrais donner plus de mille exemples. Je m'éviterai cette peine jusqu'à ce que quelque incrédule exige pour me croire, que je lui fasse quelques citations qui lui ferment la bouche. En attendant il faudra m'en croire sur ma parole.

Voici des vers de Boileau qui semblent faits pour M. Geoffroy. Ils sont comme le résumé de tout ce que je pourrais avoir à dire sur le compte de ce journaliste ; c'est aussi par eux que je veux finir.

Je vous l'ai déjà dit, aimez qu'on vous censure,
Et souple à la raison, corrigez sans murmure;
Mais ne vous rendez pas dès qu'un *sot* vous reprend.
Souvent dans son orgueil un subtil ignorant,
Par d'injustes dégoûts combat toute une pièce,
Blâme DÉS. PLUS BEAUX VERS *la noble hardiesse.*
On a beau réfuter *ses vains raisonnemens*,
Son esprit se complaît *dans ses faux jugemens*,
ET SA FAIBLE RAISON, de clarté dépourvue,
Pense que rien n'échappe *à sa débile vue.*
Ses conseils sont à craindre, et si vous les croyez,
Pensant fuir un écueil, souvent vous vous noyez.

FIN.

